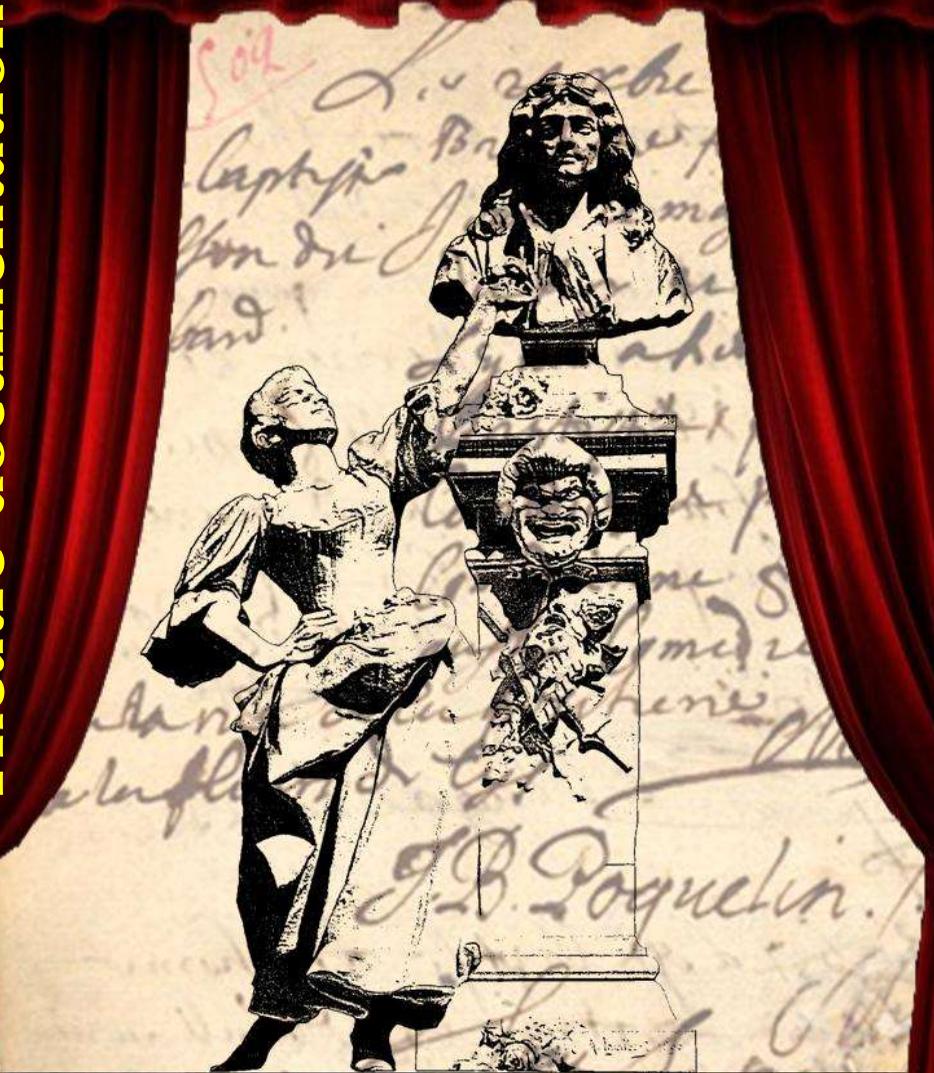


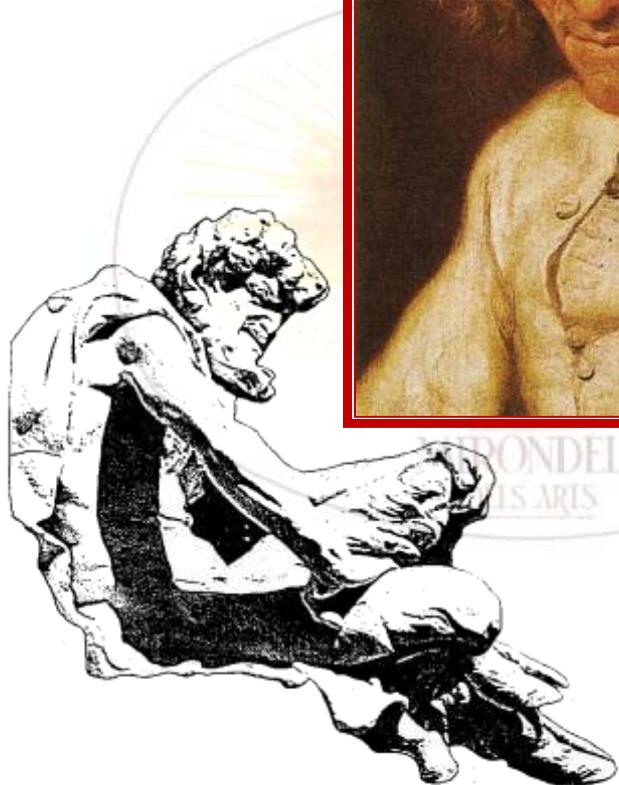
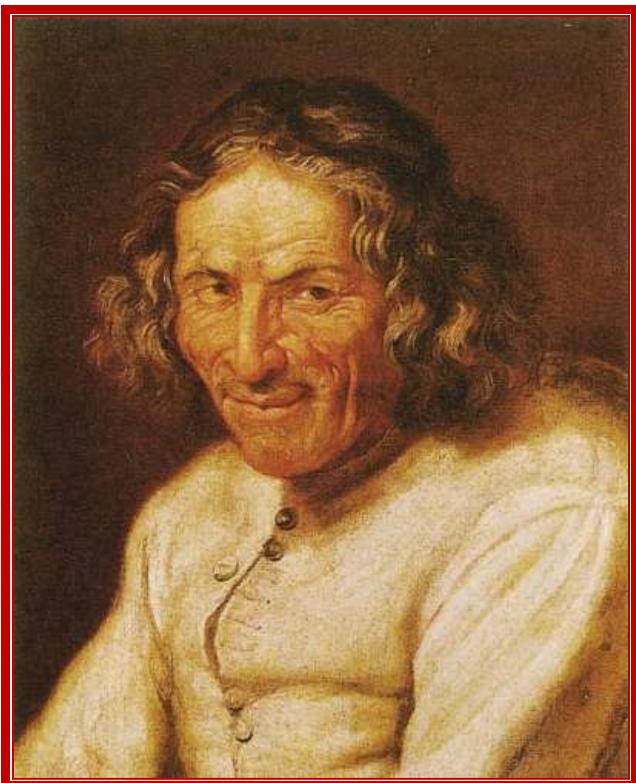


Paul SCARRON

Théâtre-documentation



Les trois Dorotées



Paul SCARRON

1610-1660



**Les trois Dorotées
ou le Jodelet souffleté
ou Jodelet duelliste**

MIRONDELA
DELS ARTS

LES TROIS DOROTÉES

Comédie en cinq actes et en vers.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1646.

Personnages

DON DIÈGO GIRON, *fiancé avec Hélène, et amoureux de Lucie*

DON FÉLIX DE FONSSÈQUE, *amoureux de Lucie*

DON GASPARD DE PADILLE, *fanfaron*

DON IVANDE SOLIS, *amoureux d'Hélène*

DON PÉDRO D'AVILA

DON SANCHE, *oncle de Dorothée*

HÉLÈNE, *fille de Don Pédro d'Avila*

LUCIE, *fille de Don Pédro d'Avila*

GILETTE, *suivante de Lucie*

BÉATRIS, *suivante d'Hélène*

JODELET, *serviteur de Don Félix*

DON ALPHONSE, *serviteur de Don Diègo Giron*

La scène est à Tolède.

ACTE I



Scène première

DON FÉLIX, JODELET

DON FÉLIX.

Ah ! je t'étrillerais sur le ventre et pas tout,
Maroufle tu mets donc ma patience à bout ?
Vit-on jamais valet d'une audace pareille
Tu me veux conseiller, et moi je te conseille
Se ne t'ingérer plus à donner des amis,
Qui seront mieux payés, qu'ils ne seront suivis.

JODELET.

Conseillant bien...

DON FÉLIX.

Poursuis, parle, corrige, cause ?
Trouve à redire en moi jusqu'à la moindre chose ?
Et tu verras encor si je frappe bien fort.

JODELET.

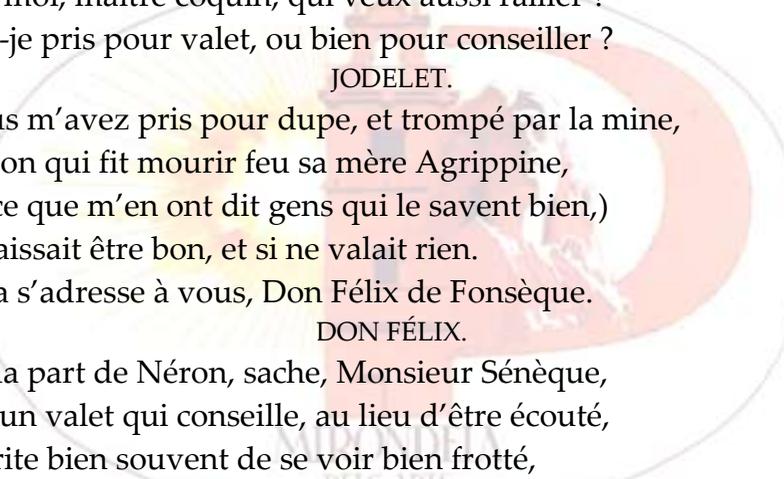
Lorsque vous me frappez, vous avez toujours tort,
Et moi toujours raison quand je reprends vos fautes.
N'importe, c'est affaire à perdre quelques côtes :
Me dussiez-vous casser un bras, voire le cou,

Toutes et chaque fois que vous ferez le fou,
Et vrai valet d'honneur, je prétends vous reprendre.
Faites mieux, payez-moi, je suis près de vous rendre
Le pompeux vêtement de vous m'avez donné,
Où votre seigneurie a si bien lésiné,
Qu'avec un galon vert qu'elle a fait coudre en onde,
Elle estime son train le plus leste du monde.

DON FÉLIX.

Dis-moi, maître coquin, qui veux aussi railler ?
T'ai-je pris pour valet, ou bien pour conseiller ?

JODELET.

Vous m'avez pris pour dupe, et trompé par la mine,
Néron qui fit mourir feu sa mère Agrippine,
(À ce que m'en ont dit gens qui le savent bien,) 
Paraissait être bon, et si ne valait rien.
Cela s'adresse à vous, Don Félix de Fonsèque.

DON FÉLIX.

De la part de Néron, sache, Monsieur Sénèque,
Qu'un valet qui conseille, au lieu d'être écouté,
Mérite bien souvent de se voir bien frotté,
De même que mon bras a tantôt su bien faire ;
Et saura bien encor, si tu ne te sais taire.

JODELET.

Êtes-vous résolu de ne recevoir pas
Mes conseils.

DON FÉLIX.

Oui sans doute...

JODELET.

Allons tout de ce pas.

LES TROIS DOROTÉES

Donnez-moi de l'argent, et que je me retire.

DON FÉLIX.

Quoi, te veux de l'argent ?

JODELET.

Il ne faut point tant rire

Je veux être payé.

DON FÉLIX.

Ma foi, c'est pour ton nez ;

Après tant de conseils insolemment donnés,

Et que j'ai tous soufferts sans me mettre en colère,

Je t'apprends que c'est toi qui me dois du salaire.

JODELET.

Je suis embarrassé, si jamais je le fus !

Servir sans rien gagner ? ou ne conseiller plus ?

DON FÉLIX.

Si ton maudit esprit à conseiller te porte,

Tu n'auras rien de moi de ta vie.

JODELET.

Il n'importe,

À donner des conseils, je vais bien m'égayer.

DON FÉLIX.

Et moi pareillement, à ne te point payer.

JODELET.

Mes gages, adieu donc, et vous notre prudence,

Fournissez-moi toujours conseils en abondance,

Car j'en ai bien besoin, vu le maître que j'ai.

Çà, je vais commencer.

DON FÉLIX.

Non, non, tout est changé,

Ne me conseille point, et prends double salaire.

PAUL SCARRON

JODELET.

Je me tiens au marché que nous venons de faire,
J'aime mieux conseiller.

DON FÉLIX.

Prends ce que tu voudras,
Tout mon bien si tu veux, et ne conseille pas.

JODELET.

Aux dépens de mon bien, au dépens de mes gages,
Si je puis, moi pêcheur, par conseils bons et sages,
Et vous jusque ici qui n'avez valu rien,
Faire voir seulement l'apparence du bien,
Je suis trop heureux, et jamais autre maître
Ne se verra servi, comme vous l'allez être.

DON FÉLIX.

Il y va trop du mien dans ces conditions.

JODELET.

Et du moins laissez-moi faire des questions.

DON FÉLIX.

Bien, fais-en tout ton saoul ?

JODELET.

Mon maître, à la pareille,
Ne me payez jamais, et que je vous conseille,
Vous aimez bien l'argent.

DON FÉLIX.

Ah ! c'est trop raisonner.

JODELET.

Bien, bien, n'en parlons plus, je vais questionner.
D'où vient que tout objet vous devient un idole ?
Qu'à la belle, à la laide, à la sage, à la folle,
À jeune, à vieille, à veuve, à femme ayant mari,

LES TROIS DOROTÉES

À fille à marier, d'un langage fleuri,
Vous allez demandant jour et nuit du remède ?
Et que vous a donc fait ce beau sexe à Tolède,
Que vous voulez ainsi l'exterminer par feu ?
Et de grâce, Seigneur, épargnez les un peu,
La fille de dix ans, et la sexagénaire,
(Chose que devant vous personne n'a vu faire),
Ont en vous un amant qui leur fait les yeux doux :
Et vous leur en voulez, à cause (dites-vous)
Que l'une en sait beaucoup, et l'autre ne sait guère.
Et des rares beautés, et des beautés vulgaires,
Je vois qu'également vous vous sentez féru ;
Il faut, (ce que de vous je n'aurais jamais crû),
Que vous soyez, sans doute, un fourbe très insigne ;
Mais d'un homme d'honneur, cette vie est indigne.
Et quoi, vous assiégiez jour et nuit des maisons ?
Contre la chasteté brassant des trahisons ?
Vis-à-vis d'un balcon, ou d'une jalousie,
Vous faites jour et nuit l'homme qui s'extasie ?
À l'église, où l'on doit seulement prier Dieu,
Vous n'allez qu'à dessein d'y mettre tout en feu ?
Là vos yeux travaillant à faire famicides,
Tantôt sont vus mourants, et de larmes humides ;
Tantôt jetant le feu comme miroirs ardents.
Vont sur les pauvres cœurs, flèches de feu dardants.
Comme on ne blesse pas toujours ce que l'on tire,
Je vois quelques beautés qui ne s'en font qui rire.
De celles-là, Monsieur, le nombre est bien plus grand,

PAUL SCARRON

Que ce celles de qui le cœur à vous se rend ;
Et je vois bien souvent que toute l'énergie
De ces traits raffinés de la blanche magie,
Opèrent moins pour vous, pauvre amoureux transi,
Que pour moi qui m'en ris, et bien d'autres aussi,
Si les réflexions qui sans cesse me viennent...

DON FÉLIX.

Ce faquin dit souvent des choses qui surprennent.
Tu devais seulement faire des questions,
Et tu me fais ici des prédications.
N'importe tu m'as pris en humeur de t'apprendre
Pourquoi de tous côtés je me laisse ainsi prendre.
Écoute ; Mais surtout grande discrétion.

JODELET.

J'écoute ; mais sur tout nulle digression,
Je hais les longs discours.

DON FÉLIX.

Tu te veux faire battre,

Tu t'émancipes trop.

JODELET.

Je n'en veux rien rabattre ;

Je fais des questions, vous me l'avez permis.
Répondez-donc, mon maître, et soyons bons amis.

DON FÉLIX.

Cher ami, nous vivons trop à la familière.

JODELET.

Quand un valet sert bien, un valet ne craint guère.
Songez à me répondre, au lieu de contester ?

LES TROIS DOROTÉES

DON FÉLIX.

Je n'y gagnerais rien, il te faut contenter.
Quand tu vois que d'amour je soupire et je pleure,
Ne crois pas pour cela, cher ami, que j'en meure,
À toutes quelquefois tu pense que j'en veux,
Au diable si je suis pas une amoureux :
Quand j'offre à de beaux yeux mon âme en sacrifice,
C'est moins par passion que j'aime, que par vice,
Je deviens amoureux, et si je n'aime rien,
Lorsqu'on me traite mal, lorsqu'on me traite bien,
En l'un et l'autre, mon feu paraît extrême,
Mais sais-tu bien pour qui je brûle ? pour moi-même.

JODELET.

Prétendez-vous, Monsieur avoir bien des rivaux ?

DON FÉLIX.

Tais-toi, sot ? or sachant fort bien ce que je vauz,
Et que l'amour parfait vient de la connaissance,
Je soutiens que je fais l'amour par excellence.

JODELET.

C'est fort bien soutenu.

DON FÉLIX.

Je te vais faire voir,
Que ton maître en amour fait fort bien son devoir.
Il faut premièrement que ta bassesse sache,
Qu'alors qu'on me refuse, ou bien lorsqu'on se fâche,
J'ai le don de pleurer autant que je le veux,
Ce qui profite plus, qu'arracher des cheveux,
Et principalement quand on aime une sottie,
Qui croit facilement une homme qui sanglote.

À la belle, je dis que ses plus grands appas,
Sont ceux que sont cachés, et que l'œil ne voit pas :
Que son esprit me plaît bien plus que son visage.
À la laide, je tiens presque un même langage,
J'ajoute seulement, qu'elle a je ne sais quoi,
Qui fait que la voyant je ne suis plus à moi.
Enfin également de toutes je me joue,
De ce qu'elle ont moins, c'est donc plus je les loue.
Aux fortes de l'esprit, aux vieilles, de l'humeur,
Aux jeunes, qu'avant l'âge elles ont l'esprit mûr,
La grasse se croit maigre, et la maigre charnue,
Aussitôt que de nous elle est entretenue.
Aux petites, je dis que leur corps est adroit,
Aux grandes, que leur corps, quoi qu'en voute, est
À celle que je vois d'une taille bizarre, (bien droit,)
Qu'ainsi le Ciel l'a faite, afin d'être plus rare,
Aux minces, qu'une Reine a moins de gravité,
Aux grosses, qu'elles ont beaucoup d'agilité,
Aux propres, que j'admire en eux la nonchalance,
Tout cela sans me faire aucune violence,
Car de plus, j'ai le don de mentir sans remords,
Vertu, que seulement on voit aux esprits forts.

JODELET.

Vous êtes donc menteur ?

DON FÉLIX.

Oui, j'ai l'honneur de l'être.

JODELET.

Le grand homme de bien, que Monseigneur mon maître.

LES TROIS DOROTÉES

DON FÉLIX.

Vois-tu ne point mentir, est la vertu d'un sot,
Souvent en retranchant, ou augmentant un mot,
On se tire aisément d'une affaire mauvaise.
Enfin, feignant partout que je suis tout de braise,
Des unes, je suis crû par leurs yeux bien charmé,
Des autres, je me vois quelquefois bien aimé,
Et moi je ris bien fort, très maître de moi-même.
De celle qui me hait, et de celle qui m'aime.

JODELET.

Mais à quoi bon, Monsieur, jouer du doux regard,
Sur celle que l'on sait aimer en autre part ?
Quand vous voyez deux cœurs bien unis l'un à l'autre,
Vous allez aussitôt entiers offrir le vôtre :
Est-ce là l'action d'un homme bien sensé ?
C'est en vous ce qui m'a le plus embarrassé ;
Car n'est-ce pas avoir l'humeur bien enragée ;
Que de courir après une fille engagée ?
De grâce, éclaircissez mon esprit là-dessus.

DON FÉLIX.

Vois-tu, je suis ravi, si jamais je le fus ;
Quand un amant par moi devient âme damnée,
Peste cent fois le jour contre la destinée,
Qu'il se plaint jour et nuit à la belle Vénus,
Qu'il lui fait jour et nuit mil arguments cornus,
Pour lui faire avouer par belle rhétorique,
Que je suis depuis peu la mouche qui la pique ;
Lors la sotte lui fait cent satisfactions,
Lui dit qu'il est l'objet de ses affections ;

Le jaloux s'en contente ; et pour prendre revanche
Du temps qu'il a perdu lui baise la main blanche
Puis après la belle âme, et le parfait amant,
Se mettent à pleurer très idiotement ;
Et moi tandis qu'entr'eux la querelle s'apaise,
Je suis le plus souvent dans mon lui et à mon aise.

JODELET.

Je veux que le plaisir soit grand de coqueter,
Mais si cet homme à qui vous en faites tâter,
Est-ce ceux qui toujours portent dans leurs valises
De chaussons, un grand gant, pour quand on vient aux prises,
Un poignard à coquille, et des fleurets brisés ;
Enfin, si cet amant que vous en jalousez,
Est un gladiateur, un homme acariâtre,
Qui vienne un beau matin vous battre comme plâtre,
Et pour les males nuits qu'il croit avoir pour vous,
S'en venge pleinement, en vous rouant de coups,
Le jeu vous plaira-t-il ?

DON FÉLIX.

Depuis longues années,
Deux choses à la Cour sont de tous condamnées ;
Pour des femmes se battre ; et l'autre, de porter
De pourpoint boutonné. Mais on frappe à la porte.

JODELET.

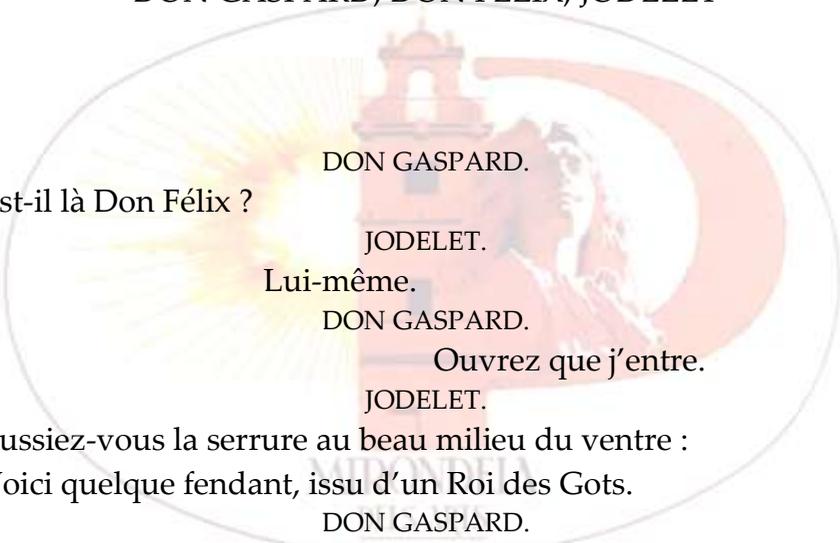
Qui diable (s'il n'est fou) peut frapper de la forte ?
Nous voudrait-on forcer d'ouvrir malgré nos dents ?

DON FÉLIX.

Va, va vite, de peur qu'on la mette dedans.

Scène II

DON GASPARD, DON FÉLIX, JODELET



DON GASPARD.

Est-il là Don Félix ?

JODELET.

Lui-même.

DON GASPARD.

Ouvrez que j'entre.

JODELET.

Eussiez-vous la serrure au beau milieu du ventre :
Voici quelque fendant, issu d'un Roi des Gots.

DON GASPARD.

Pourrai-je avoir le temps de vous dire deux mots ?

DON FÉLIX.

Quatre, si vous voulez.

DON GASPARD.

Faites qu'il se retire,

Car devant un valet, je ne vous puis rien dire.

DON FÉLIX.

Ce valet est fidèle, et sait tous mes secrets.

PAUL SCARRON

DON GASPARD.

Vous êtes bien heureux d'en avoir de discrets.
Savez-vous bien mon nom ?

DON FÉLIX.

Don Gaspard de Padille.

DON GASPARD.

Savez-vous que je suis d'une illustre famille ?

DON FÉLIX.

Oui.

DON GASPARD.

Que je suis cadet plein d'esprit et de cœur ?

DON FÉLIX.

Fort bien.

DON GASPARD.

Pauvre de biens, mais très riche d'honneur.

DON FÉLIX.

On le dit.

DON GASPARD.

Savez-vous ce que j'ai fait en Flandres ?

DON FÉLIX.

Non.

DON GASPARD.

Lisez donc l'histoire, et vous pourrez l'apprendre ;
Savez-vous que je sais mener un homme à bout,
Quand je suis offensé, que je tue.

DON FÉLIX.

Est-ce tout ?

DON GASPARD.

J'aime depuis six ans une beauté suprême ;
Et vous depuis six mois, vous aimez ce que j'aime ;

LES TROIS DOROTÉES

Et m'imitiez si bien dans mon affection,
Que sans vous dispenser de la moindre action,
De tout ce que je fais, vous êtes la copie ;
Vous m'observez en tout, partout votre œil m'épie ;
Et le jour et la nuit je vous ai sur mes pas,
Quand la beauté que j'aime, avec tous ses appas,
Pour me favoriser, se montre à la fenêtre ;
L'enrage de vous voir à mon côté paraître
L'autre jour que je fus malade de la toux,
Parce qu'il m'arriva de tousser devant vous,
Aussitôt sur ma toux si bien vous enchérîtes,
Que je vous crûs atteint du mal que vous feignîtes ;
Et qu'un cathare enfin de vous me vengerait,
Lors ce fut entre nous à qui mieux tousserait ;
Vous crûtes que ma toux n'était pas sans mystère,
Et vous fîtes merveille à me bien contrefaire :
De vous en quereller, j'eusse passé pour fou :
Je vous laissai tousser tout votre chien de saoul.
Un jour je fus tenté (mais j'eusse été peu sage)
De me donner un coup de poignard au visage,
Pour voir si vous, Monsieur, qui m'allez imitant,
Seriez assez badin, pour vous en faire autant.
Vous riez quand je ris, vous pleurez quand je pleure :
Si je pense chanter, vous chantez tout à l'heure,
Et soupirez aussi, quand j'ose soupirer,
Comme si vous étiez sur le point d'expirer.
Quand j'ose regarder la beauté que j'adore,
Je rencontre aussitôt votre œil qui la dévore.

Je me fâche à la fin d'être tant imité :
Gardez bien d'être aussi fâché de mon côté :
Si vous continuez d'être toujours mon singe,
En chevaux en couleurs, en vêtements, en linge,
Enfin en tout ce qui concerne mon amour,
Je suis pour vous jouer un assez mauvais tour.
Adieu, faites profit de cette remontrance ?

DON FÉLIX.

Quoi, jusque dans ma chambre ! ah Dieu, quelle arrogance ?
Ah ! je le veux charger, ce maître fanfaron :
On ne peut l'être tant, et n'être pas poltron.

JODELET.

Arrêtez-vous, Monsieur ? depuis longues années
Deux choses à la Cour sont de tous condamnées,
Pour des femmes se battre, et l'autre, de porter
De pourpoint boutonné.

DON FÉLIX.

J'entends encore heurter :

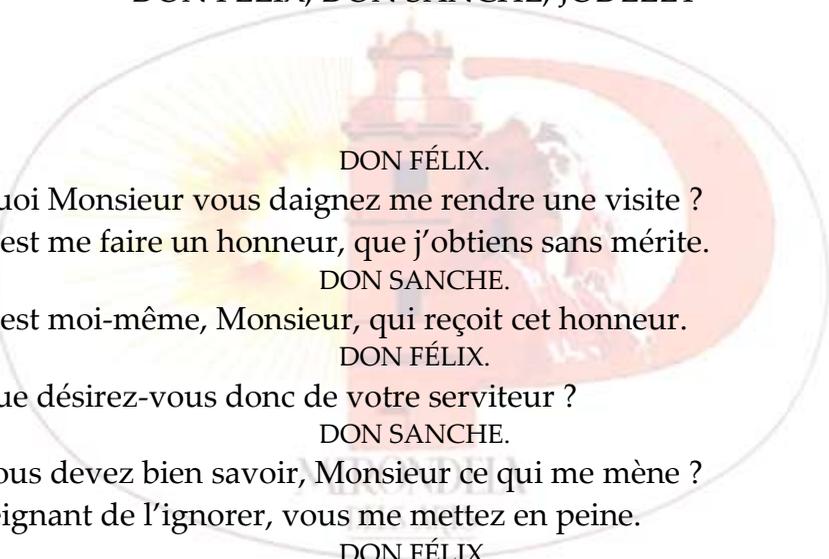
Le brave n'a pas dit tout ce qu'il voulait dire :
Ouvre lui promptement ? j'en veux encore rire.

JODELET.

Ah ! vraiment le brutal heurte bien autrement :
Mais celui-ci paraît homme de jugement.

Scène III

DON FÉLIX, DON SANCHE, JODELET



DON FÉLIX.

Quoi Monsieur vous daignez me rendre une visite ?
C'est me faire un honneur, que j'obtiens sans mérite.

DON SANCHE.

C'est moi-même, Monsieur, qui reçoit cet honneur.

DON FÉLIX.

Que désirez-vous donc de votre serviteur ?

DON SANCHE.

Vous devez bien savoir, Monsieur ce qui me mène ?
Feignant de l'ignorer, vous me mettez en peine.

DON FÉLIX.

Je ne suis pas devin ?

DON SANCHE.

Vous savez pourtant bien

Ce que vous me devez ?

DON FÉLIX.

Moi ? je ne vous dois rien.

DON SANCHE.

Vous devez accomplir par une juste hyménée,

La parole autrefois à ma nièce donnée ;
Et bien considérer que le nœud qui vous joint,
Se peut bien relâcher, mais qu'il ne se rompt point.
Je ne m'étonne point d'un jeune homme volage ;
Mais je m'étonne fort d'un second mariage,
Qu'on ait que vous traitez au grand mépris des lois
Qui ne permettent pas deux femmes à la fois.
Sachant bien que je suis, vous devez vous attendre,
(Si vous nous offensez en un endroit si tendre,)
Qu'un homme qui toujours a vécu noblement,
Ne relâchera rien de son sentiment.

DON FÉLIX.

Est-ce tout ?

DON SANCHE.

C'est assez.

DON FÉLIX.

Oui, pour me faire rire.

Mais vous avez beau faire, et vous avez beau dire
Je suis trop jeune encor, pour un jour si pesant ;
Que votre nièce soit bien sage, et ce faisant,
Quelque songe d'argent pourra la satisfaire ;
Mais sur tout prenez garde, elle et vous, à vous taire.

DON SANCHE.

Je ne donnerais pas mon honneur pour si peu.

DON FÉLIX.

Je l'achèterais trop, étant votre neveu.

DON SANCHE.

Je saurais me venger sur vous d'un tel outrage.

DON FÉLIX.

Frappez-moi, tuez-moi ? mais point de mariage.

LES TROIS DOROTÉES

Jodelet, sais-tu bien le beau dessein qu'il a ?
Il me veut marier.

JODELET.

Le grand fou que voilà ?

DON SANCHE.

Un maître me méprise ! un valet m'injurie !
Que n'ai-je de la force au gré de ma furie ?

JODELET.

Mon dieu, qu'il est mauvais !

DON FÉLIX.

Taisez-vous, Jodelet ?

DON SANCHE.

Hélas ! qu'on dit bien vrai, tel maître, tel valet.

DON FÉLIX.

Ah ! je l'ai trop joué, j'ai peur qu'en sa colère
Il ne fasse rumeur chez mon futur beau-père.

JODELET.

C'est ici justement où je vous attendais.

Vous voulez épouser deux femmes à la fois !

Et quoi, prétendez-vous que cette jeune fille,

Pauvre, mais qui pourtant est d'honnête famille,

Après avoir conçu deux beaux enfants de vous,

S'apaise, en lui faisant seulement les yeux doux ?

Et vous souffre épouser par quelque autre à sa barbe

Elle n'en fera rien, Monsieur, par Sainte Barbe :

Puissai-je là-dessus être mauvais devin :

Mais quoique vous soyez et très fourbe et très fin,

Vous n'achèverez point ce tour de passe-passe.

DON FÉLIX.

L'argent apaise tout, et l'argent tout efface.

Je connais Dorothée, et son vieil oncle aussi :
Et sais que la rumeur qu'il vient de faire ici,
N'est que pour quelque argent, dont la somme est petite,
Que je lui dois donner, en cas que je la quitte.
Qu'on lui dise de moi tout ce que l'on voudra,
Si je veux dès demain, je ferais qu'elle ira
Parler en ma faveur à ma maîtresse même,
Tant je suis assuré que la balourde m'aime.

JODELET.

Elle en a grand sujet, car vous l'aimez bien fort.

DON FÉLIX.

Je m'accommode au temps, et je cède au plus fort.
Je trouve en ma Lucie un ange que j'adore,
Un objet qui vaut un parti qui m'honore :
Et déjà Jodelet, j'en ferais possesseur,
Si certain courtisan qu'on destine à sa sœur,
Était déjà venu, on l'attend d'heure en heure,
Et c'est pour mes pêchés, sans doute, qu'il demeure.
Je ferais bien pourtant, pour agir sûrement,
D'aller voir Dorothée, et là civilement
Tâcher de l'apaiser par des belles paroles.

JODELET.

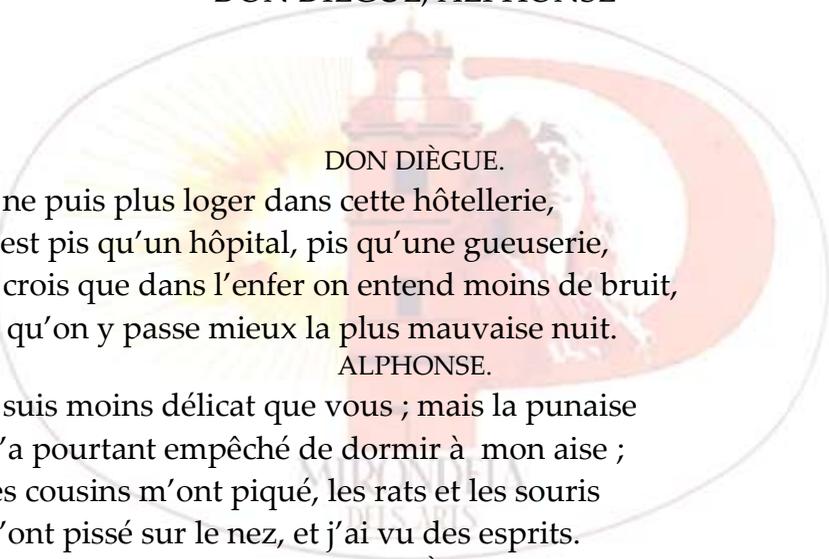
Vous l'apaiserez mieux avecque des pistoles.

ACTE II



Scène première

DON DIÈGUE, ALPHONSE



DON DIÈGUE.

Je ne puis plus loger dans cette hôtellerie,
C'est pis qu'un hôpital, pis qu'une gueuserie,
Je crois que dans l'enfer on entend moins de bruit,
Et qu'on y passe mieux la plus mauvaise nuit.

ALPHONSE.

Je suis moins délicat que vous ; mais la punaise
M'a pourtant empêché de dormir à mon aise ;
Les cousins m'ont piqué, les rats et les souris
M'ont pissé sur le nez, et j'ai vu des esprits.

DON DIÈGUE.

Va-t-en vite savoir où Don Félix demeure ?
Ne pense pas tarder plus d'un demi quart d'heure ;
Et me reviens trouver.

ALPHONSE.

J'y vais tout de ce pas.
Il aura beau crier, je ne lui laisserais pas
De me donner un peu de vin par la mâchoire ;

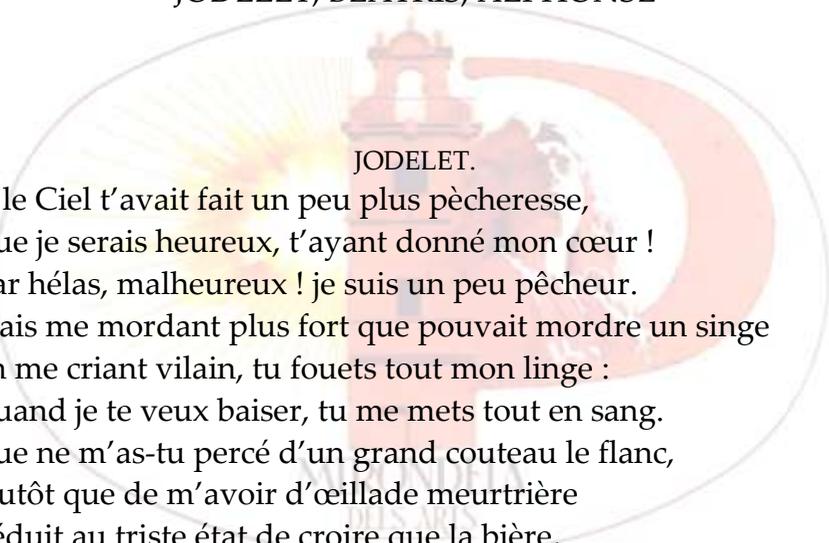
LES TROIS DOROTÉES

Et comment fait-il donc ? je ne le vois point boire :
Moi, si j'veais été sans boire un demi jour,
On me verrait bientôt mourir, non pas d'amour,
Mais plus cruellement, de pure sècheresse.



Scène II

JODELET, BÉATRIS, ALPHONSE



JODELET.

Si le Ciel t'avait fait un peu plus pècheresse,
Que je serais heureux, t'ayant donné mon cœur !
Car hélas, malheureux ! je suis un peu pêcheur.
Mais me mordant plus fort que pouvait mordre un singe
En me criant vilain, tu fouets tout mon linge :
Quand je te veux baiser, tu me mets tout en sang.
Que ne m'as-tu percé d'un grand couteau le flanc,
Plutôt que de m'avoir d'œillade meurtrière
Réduit au triste état de croire que la bière,
(Qu'on dit être un séjour mal sain et catherreux,)
Serait à moi chétif un séjour bien heureux !
Tu sais que mes tourments sont tourments véritables,
Et que je t'aime autant que tous les milles diables.

BÉATRIS.

Entendrai-je toujours tes discours d'insensé ?
Va te faire penser, si tu te sens blessé ?
Je m'en plaindrai tantôt à Don Félix ton maître.

LES TROIS DOROTÉES

JODELET.

Don Félix ? c'est celui que je cherche peut-être :
Je le veux accoster ; Monsieur ?

Jodelet, arrêtant Béatrix par sa robe.

Mais, à propos...

BÉATRIS, *se débarrassant.*

Va, parle à qui te parle ? et me laisse en repos.

JODELET.

Peste soit l'importun qui vient troubler la fête ?
Que j'aurais grand plaisir à lui rompre la tête ?
Mais il me le rendrait.

ALPHONSE.

Je voudrais bien savoir

Où loge Don Félix ? et quand on le peut voir.

JODELET.

Il loge en sa maison.

ALPHONSE.

En quel lieu ?

JODELET.

Dans Tolède.

ALPHONSE.

Je le crois bien ainsi, mais je ne puis sans aide
Trouver cette maison, car le suis étranger.

JODELET.

Moi, je suis un qui tâche à te faire enrager.

ALPHONSE.

Et quand peut-on le voir ?

JODELET.

Alors qu'on le regarde.

ALPHONSE.

Vraiment vous paraissez d'humeur assez gaillarde.

JODELET, *tandis qu'Alphonse regarde s'il ne voit personne.*

Je serais bien plus gaillard, si vous étiez plus loin.
Si j'osais lui donner deux ou trois coups de poing.

ALPHONSE. *Il lui donne un soufflet.*

Personne ne nous voit. Il me prend grand'envie,
À ce fat le plus grand que j'ai vu de ma vie,
De donner un soufflet au beau milieu du front.

JODELET.

Vous aviez donc dessein de me faire un affront ?

ALPHONSE.

Je m'en rapporte à vous.

JODELET.

Moi ? je n'en veux rien croire,
Pour votre conscience, et pour ma propre gloire.

ALPHONSE, *en s'en allant.*

Nous nous verrons encore mon brave.

JODELET.

Jodelet fait réflexion sur les paroles qu'il a eues avec Alphonse.

Et de bon cœur.

Ne commandez-vous rien à votre serviteur.
Et quand peut-on voir ? alors qu'on le regarde.
Vraiment, vous paraissez d'humeur assez gaillarde.
Je serais plus gaillard, si vous étiez plus loin.
Là-dessus il me donne un fort grand coup de poing.
C'est ainsi, m'est avis, que s'est passé la chose :
Mais avait-il la main tout' ouverte, ou bien close ?
Un coup de poing est plus honnête qu'un soufflet :
Je m'en veux éclaircir ? quoique simple valet,
Je suis jaloux d'honneur autant ou plus qu'un autre.
Je suis un vrai démon, lorsqu'il y va du nôtre :

LES TROIS DOROTÉES

Et lorsque d'un soufflet il m'est venu charger,
Si ce n'est que j'ai vu qu'il était étranger,
Je n'aurais pas tourné la chose en raillerie :
Mais pourtant j'étais prêt de me mettre en furie,
S'il eut recommencé ; Dieu fait tout pour le mieux ;
Je n'y veux plus penser.

BÉATRIS, *raillant Jodelet.*

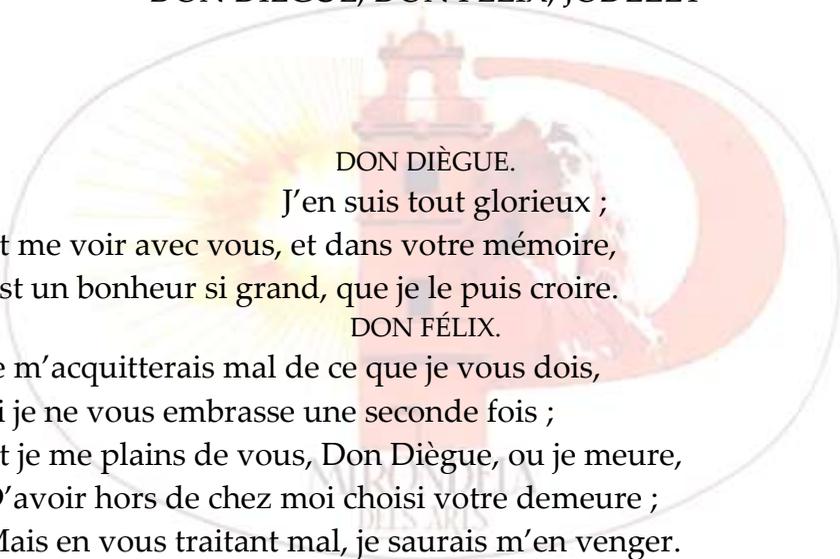
Cet homme est sérieux,
Et frappe comme un sourd ; Pour moi, je te conseille,
Puisque si librement il donne sue l'oreille,
De ne vivre avec lui qu'avec bien du respect,
De ne le railler point, de l'avoir pour suspect,
Alors qu'il sera près de ta chère personne ;
Ma foi, bien brusquement sa main un soufflet donne,
Et bien paisiblement ta face le reçoit.
Pourquoi le raillais-tu, lui qui te caressait ?
Ô mon cher Jodelet, au visage de Poque,
Si tu n'avais été dans tes discours trop rogue,
Ton visage charmant ne serait pas polu ;
Mais tu l'as souhaité, mais tu l'as bien voulu ;
Et moi qui suis pour roi d'amour si mal traitée,
J'ai vu par main d'autrui ta face souffletée.
J'en ai la rage au cœur, j'en ai la larme aux yeux.

JODELET.

Tu ne te tairas pas ?

Scène III

DON DIÈGUE, DON FÉLIX, JODELET



DON DIÈGUE.

J'en suis tout glorieux ;
Et me voir avec vous, et dans votre mémoire,
Est un bonheur si grand, que je le puis croire.

DON FÉLIX.

Je m'acquitterais mal de ce que je vous dois,
Si je ne vous embrasse une seconde fois ;
Et je me plains de vous, Don Diègue, ou je meure,
D'avoir hors de chez moi choisi votre demeure ;
Mais en vous traitant mal, je saurais m'en venger.
Va-t-en vite au logis faire tout arranger ?
Don Diègue est mon hôte.

JODELET.

En êtes-vous bien aise ?

DON FÉLIX.

Ne pense pas ici dire quelque fadaïse ?

JODELET.

Je ne dis rien.

LES TROIS DOROTÉES

DON FÉLIX.

Écoute ?



Scène IV

DON DIÈGUE, ALPHONSE, DON FÉLIX,
BÉATRIS

J'ai trouvé Don Félix.

DON DIÈGUE.
Alphonse, approche-toi,

Son faquin de valet.

ALPHONSE.
Et j'ai souffleté moi

DON DIÈGUE.
Comment ?

ALPHONSE.

Il voulait rire :

Je l'ai prié cent fois, et cent fois de me dire,
Où loge Don Félix, il m'a traité de sot.

DON DIÈGUE.

Vois-tu, si Don Félix m'en dit le moindre mot,
Je veux qu'on le contente, et qu'on le satisfasse.

ALPHONSE.

Je pourrais bien encor lui retoucher la face.

LES TROIS DOROTÉES

DON DIÈGUE.

Et moi, je pourrais bien, si j'en entends parler,
Aux dépens de ton dos t'apprendre à quereller.
Je ne puis refuser Don Félix qui me prie :
Retourne vite à notre hôtellerie
Quérir mon équipage, et l'apporte chez lui.

BÉATRIS, *parlant à Don Félix.*

Je vous ai bien cherché Don Félix aujourd'hui.

DON FÉLIX.

Et que veux-tu de moi, Béatrix ?

BÉATRIS.

Ma maîtresse

Vous veut entretenir pour affaire qui presse.

DON FÉLIX.

Et ma belle inhumaine est-elle à la maison ?

BÉATRIS.

Elle vient à l'instant d'aller à l'oraison.

DON FÉLIX.

Elle y va bien en vain, puisqu'alors qu'on le prie,
Au lieu de la fléchir, on la met en furie,
Une plainte l'offense, un soupir lui déplaît,
Et toute belle, jeune, et parfaite qu'elle est.

BÉATRIS.

Ah ! mon Dieu, gardez lui tant de belles fleurettes.
Quant à moi j'y renonce, et j'en ai les mains nettes
Je ne veux point ouïr les discours d'amoureux,
Ils sont en bonne foi malins et dangereux :
Je pêche assez ailleurs, sans pêcher par l'oreille.
À propos de pêcher, votre vide bouteille,
Votre grand fainéant, votre chien de valet,

Enfin ce mal bâti, ce maudit Jodelet,
Depuis deux ou trois jours m'a prise pour une autre :
Je l'aurais bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre.
Il me trouve à son gré, tout ce que j'ai lui plaît.
Mais me plaît-il aussi, je maussade qu'il est ?
Il m'en faut bien un autre, et d'une autre fabrique ;
C'est un beau marmouset, c'est un bel as de pique ;
Il pense quand la nuit il a guitarisé,
Que j'en ai tout le jour le cœur martyrisé.
À la fin il verra si vous n'y donnez ordre,
Que j'égratigne bien et que je sais bien mordre,
Il me va tourmentant de ses affections ;
Il me va proposant des fornications ;
Et pour qui me prend-il ? ah ! par ma foi j'enrage,
Encore s'il me parlait un peu de mariage.
Dites-lui bien, Monsieur, qu'il ne soit plus si fou.

DON FÉLIX.

Va, chère Béatrix, je lui romprais le cou.

BÉATRIS.

Quelques coups suffiront, et quelque réprimande.

DON FÉLIX.

Je l'étrillerais bien.

BÉATRIS.

Le bon Dieu vous le rende.

DON FÉLIX.

Il faut que je vous quitte, excusez un amant.

DON DIÈGUE.

Vous reviendrez bientôt.

DON FÉLIX.

Dans un petit moment.

LES TROIS DOROTÉES

BÉATRIS.

Venez donc vite, sans tant vous faire attendre,
Ma maîtresse tantôt me dira pis que pendre.



Scène V

DON DIÈGUE, ALPHONSE

DON DIÈGUE.

Don Félix ne sais point ce qui m'amène ici,
Car j'ai quelque raison de me cacher ainsi.

ALPHONSE.

Mais il saura bientôt que c'est pour mariage.

DON DIÈGUE.

Si je ne trouve pas mon compte où l'on m'engage,
Si mon père choisi quelque objet odieux,
Quelque idole doré qui me choque les yeux.
Plutôt que d'épouser un démon domestique,
(Quoi que du procédé le bon homme se pique,)
On me verra bientôt à Madrid de retour.

ALPHONSE.

Les pères qui ne font qu'aux richesses l'amour,
Et font tout en faveur de la jaune pistole,
Aiment mieux une bru laide, puante et folle,
Avec beaucoup d'écus luisants, pesants et beaux,
Qu'une que deux beaux yeux ; vrais célestes flambeaux

LES TROIS DOROTÉES

Une vertu parfaite, une humeur agréable,
Peuvent jusqu'au poil gris rendre objet adorable :
Le Marquis votre père...



Scène VI

LUCIE, GILLETTE, DON DIÈGUE, ALPHONSE

Lucie paraît sur le théâtre, menée par un home, et suivie de Gillette.

LUCIE.

Et ce chien de cocher ?

GILLETTE.

Il ne se trouve point, je le viens de chercher ;
Cet ivrogne est sans doute allé boire chopine.

DON DIÈGUE.

Alphonse, qu'elle est belle ! et qu'elle a bonne mine !

LUCIE.

Et ce coquin me met ainsi sur le pavé ?

GILLETTE.

Je n'ai pas eu le temps de dire une pauvre ave :
Je l'ai cherché cent fois à l'entour de l'église.

DON DIÈGUE.

Mon Dieu, si c'était là celle qu'on m'a promise,
Que je serais heureux !

ALPHONSE.

Allez voir, que sait-on ?

LES TROIS DOROTÉES

Et puisque le soleil n'a point de Phaéton,
Allez-vous présenter, et la menez chez elle.

DON DIÈGUE.

Et toi, tâche à savoir le nom de cette belle.

ALPHONSE.

Je le saurais bientôt.

DON DIÈGUE, *tandis qu'Alfonse entretient l'homme de Lucie.*

Madame, un étranger

Peut-il vous demander, sans se mettre en danger,
D'être trop téméraire, ou de trop entreprendre,
L'honneur de vous mener, où vous coulez vous rendre ?

Je reconnais assez ne le mériter pas :

Nous vous en conjurons par vos divins appas :

Et me désirs et moi, qui sur vous ayant vue,

De mille attraits charmants, comme un ange parvenu,

Résolu de mourir esclave de vos yeux,

Qui seront désormais mes maîtres et Mes Dieux.

LUCIE.

J'accepterais, Monsieur, la faveur présentée,

Si je croyais l'avoir tant soit peu méritée :

Et pour cette raison, j'ose vous avertir,

Que vous êtes un peu trop prompt à vous offrir.

DON DIÈGUE.

J'ai tort, je le confesse, et cet offre est petite,

À la considérer selon votre mérite :

Mais qui peut vous offrir ce que vous méritez ?

Et vous faire ici bas des libéralités ?

À vous, en qui le ciel superbement assemble

Les plus riches trésors qu'on puisse voir ensemble,

Une mine céleste, un esprit sans pareil,
Un adorable corps aussi beau qu'un soleil ?
Madrid, ne faites plus gloire de vos coquettes ?
Tolède seulement a des beautés parfaites ;
Et je trouve à Tolède, et dès le premier jour,
Ce que je n'ai jamais pu voir en votre cour.

LUCIE.

À ces riches discours qui pourraient me confondre,
Il me faudrait beaucoup de temps pour y répondre.
À Tolède, on n'a pas l'esprit assez présent ;
Vous vous donnez à moi, c'est un riche présent,
Dont vous devez, Monsieur, vous rendre un peu plus chiche.
Je ne veux point de vous, car je serais trop riche :
Et vous qui vous donnez si témérairement,
Sachez que vous seriez traité cruellement,
Et que vous ne savez pas bien ce que vous faites ?

DON DIÈGUE.

Je sais ce que je fais, je fais ce que vous êtes ;
Que je suis bien blessé, que je suis en prison,
Que je suis plein d'amour, que je suis sans raison ;
Je sais bien que je suis un amant téméraire,
Que personne ici bas n'est digne de vous plaire,
Je sais qu'en vous voyant, je trouve dans vos yeux
Un plaisir approchant de la gloire des cieux ;
Mais hélas ! je ne sais si cette gloire offerte,
Doit être mon salut, ou doit être ma perte.

LUCIE.

Et moi je sais fort bien qu'un homme de la Cour,
Feint fort facilement qu'il va mourir d'amour.

LES TROIS DOROTÉES

GILLETTE.

J'ai trouvé le cocher, il était à la place.

LUCIE.

Ha ! vraiment ce coquin mérite qu'on le chasse.

GILLETTE.

Ce sera fort bien fait, car ce n'est qu'un vaurien.

LUCIE.

Cupidon vous assiste, et vous fasse du bien.

Adieu mon cavalier.

DON DIÈGUE.

Adieu, qu'elle est aimable ;

Et que je suis, Alphonse, un amant misérable,

Si celle que je viens en ces lieux épouser,

N'est pas cette beauté qui vient de m'embraser.

ALPHONSE.

Et que donnerez-vous pour ce bonheur extrême ?

DON DIÈGUE.

Je donne tout mon bien, je me donne moi-même.

ALPHONSE.

Réjouissez-vous donc, car le père qu'elle a,

S'appelle (m'a-t-on dit) Don Pedro d'Avila.

DON DIÈGUE.

Est-il possible, Alphonse ? et son nom est Hélène.

ALPHONSE.

Pour cela, je l'ignore.

DON DIÈGUE.

Ah ! tu me mets en peine :

Cette beauté peut être quelque sœur,

Et cependant, Alphonse, elle règne en mon cœur :

Et de telle façon, que si ce n'est point elle,

Pour être bon amant, je serais fils rebelle :
Ses beaux yeux dessus moi tout à coup éclatants,
M'ont ébloui, blessé, conquis en même temps :
Elle n'a dessus moi décoché qu'une œillade,
Et je m'en meurs, Alphonse, au moins j'en suis malade,
D'un mal si dangereux, que je serais marri,
Dut-il causer ma mort, si j'en était guéri.
Adorable beauté, pourquoi vous ai-je vue,
Si je n'avais de vous seulement que la vue,
Hélas ! vous avoir vue, et ne vous avoir pas !
C'est bien assurément avoir vu son trépas !
Que je te trouve froid dans ton morne silence !
Prends pitié de mon al, et de sa violence :
Tiens moi quelques discours qui puissent m'alléger :
Car ne me dire rien, c'est me faire enrager.
As-tu jamais rien vu qui soit approchant d'elle ?
Dis-moi, serai-je heureux ? sera-t-elle cruelle ?
As-tu vu dans ses yeux reluire quelque espoir ?
Tu ne me réponds rien !

ALPHONSE.

Que vous pourrai-je dire ?

Je n'ai rien là dessus à faire qu'à m'en rire,
Si vous le permettez, car a-t-on jamais vu
Un homme comme vous d'entendement pourvu,
Voir, parler, saluer, aimer presque même heure ?
Injurier la mort, qui trop longtemps demeure ?
Exagérer ses maux en termes désolés ?
Et cela sans avoir à qui nous en voulez,
Cependant vous savez que votre mariage...

LES TROIS DOROTÉES

DON DIÈGUE.

Tais-toi ? me voyant fou, tu veux faire la sage :
Je ne veux pas savoir si j'ai tort ou raison,
Je ne veux pas savoir si tu sais sa maison ;
Je suis atteint d'un mal que le remède empire ;
Je vois bien le meilleur, mais je choisis le pire.
Sache, si je fais mal, que je le sais fort bien ;
Suis donc mes sentiments, et ne dis plus rien,
Sais-tu bien sa maison ?

ALPHONSE.

C'est dans la grande place.

DON DIÈGUE.

Bon, Don Félix y loge ; il faut que je t'embrasse :
Vois-tu bien mon habit ?

ALPHONSE.

Fort bien.

DON DIÈGUE.

Il est à toi.

ALPHONSE.

Oui, mais vous l'userez devant qu'il soit sur moi.

DON DIÈGUE.

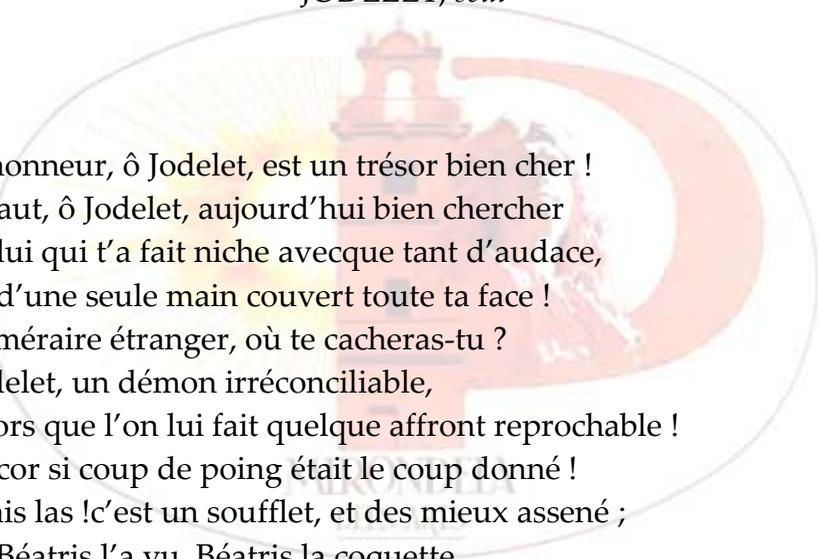
Je te le donnerai dès demain, ou je meure.
Mène-moi donc bien vite où mon ange demeure,
Afin qu'à ses genoux j'aie lui confirmer,
Que je n'ai pu la voir, sans aussitôt l'aimer :
Mais hélas ! j'ai bien peur que quelque sœur moins belle
Ne me vienne tantôt recevoir au lieu d'aller.
Mais certes, si je suis mal heureux à ce point et,
Don Diègo Giron ne se mariera point.

ACTE III



Scène première

JODELET, *seul*



L'honneur, ô Jodelet, est un trésor bien cher !
Il faut, ô Jodelet, aujourd'hui bien chercher
Celui qui t'a fait niche avecque tant d'audace,
Et d'une seule main couvert toute ta face !
Téméraire étranger, où te cacheras-tu ?
Jodelet, un démon irréconciliable,
Alors que l'on lui fait quelque affront reprochable !
Encor si coup de poing était le coup donné !
Mais las ! c'est un soufflet, et des mieux assené ;
Et Béatrix l'a vu, Béatrix la coquette,
Qui l'aura publié bien mieux qu'une trompette.
Mais tous ceux qui sauront que je suis outragé,
Sauront en peu de temps que je suis bien vengé.

Alphonse est derrière qui l'écoute.

Si je te puis trouver, étranger téméraire,
Écoute en peu de mots ce que je te veux faire ?
Je te veux...

Scène II

ALPHONSE, JODELET

ALPHONSE, *le surprenant.*

Quoi ?

JODELET.

Ho, ho, cher ami, c'est donc vous ?

Je viens de préparer une chambre chez nous
Au Seigneur Don Diègue ; au reste, notre frère,
Nous vous obligerons par notre bonne chère
À faire plus de cas du pauvre Jodelet.

ALPHONSE.

Je suis au désespoir de ce maudit soufflet ;
Mais aussi vous deviez en charité me dire...

JODELET.

Mon Dieu, n'en parlons plus, ce n'était que pour rire.
Quant à moi, des amis je veux tout endurer.

ALPHONSE.

Voilà mon maître, adieu.

JODELET.

Ma foi, sans différer,

LES TROIS DOROTÉES

Je devais lui donner un peu sur les oreilles ;
Nous étions seul à seul, avec armes pareilles.
Foin, la pitié me prend toujours mal à propos ;
Je veux être cruel, et lui casser les os ;
Et que dès aujourd'hui, par ce cartel il sache,
Que je me sais venger, alors que l'on me fâche.
Je le trouverais bien.



Scène III

DON DIÈGUE, ALPHONSE

DON DIÈGUE.

Alphonse, je suis mort.

Vraiment, j'aurais raison de me hâter si fort :
Enfin j'ai vu celui qui sera mon beau-père,
C'est-à-dire qi j'ai la beauté que j'espère,
Si Lucie est à moi ; car pour sa grande sœur,
Je serais seulement son humble serviteur ;
Autrement je romprais le traité comme un verre,
Dût mon père éclater sur moi comme un tonnerre.
Écoute en peu de mots comme tout s'est passé.
Je suis entré chez lui, comme un homme insensé ;
Et sans considérer beau-père ni personne,
Sans dire qui je suis, dont un chacun s'étonne,
J'ai d'abord débuté par ce beau compliment.
Madame, vous voyez un bien heureux amant,
Qui maudissait tantôt sa dure destinée,
Ne sachant pas à qui vous étiez destinée ;

LES TROIS DOROTÉES

Mais qui depuis qu'il sait que vous êtes pour lui,
Se tient le plus heureux des amants d'aujourd'hui.
Alors sans lui donner le temps de me répondre,
Le beau-père fâcheux est venu me confondre ;
Car après m'avoir pris bras dessus, bras dessous,
Et dit plus de cent fois, comment vous portez-vous ?
Et qu'il était heureux de m'avoir pour son gendre :
Vous venez, m'a-t-il dit, Monsieur, de vous méprendre ;
Ma cadette n'est pas celle que vous aurez,
La vôtre est son aînée, en qui vous trouverez,
Outre qu'elle est aînée, et plus belle, et plus sage,
Cent mille beaux écus qu'elle aura davantage.
Là-dessus cette sœur s'est offerte à mes yeux,
Qui n'ont point encor vu d'objet plus ennuyeux,
Non qu'elle ne puisse être aimable au gré d'un autre,
Mais elle ne le peut être jamais au notre.
De cela, je ne puis te dire la raison,
Elle m'eut plu peut-être en une autre saison ;
Elle a fait dessus moi merveille de tirer ;
Tous ces coups ont blanchi, tant j'ai su bien parer ;
Tandis que sa cadette, avec cent traits de flamme,
N'en a tiré pas-un qui ne m'ait percé l'âme.
J'ai pourtant reconnu, qu'elle a beaucoup d'esprit ;
Mais moi sans lui répondre, enrageant de dépit,
Et confus, si jamais je le fus de la vie ;
De voir quelle beauté m'allait être ravie ;
Les yeux sur ma Lucie, elle les yeux sur moi,
J'ai pris congé d'eux tous en fort grand désarroi,

Feignant d'être attaqué d'une grande migraine.
Alphonse vois par là combien je suis en peine,
Tourmentée de l'amour, et de l'aversion ;
Et n'espérant plus rien qu'en quelque invention,
Qui détourne de moi ce fâcheux mariage.
Alphonse, c'est ici qu'il faudra faire rage ;
Que sans considérer ce que l'on en dira,
Et qu'avec Don Félix ceci me brouillera,
À qui, comme ti sais, Lucie est destinée ;
Il faut pour empêcher ce maudit hyménée,
Tromper père, parents, épouse, amis ;
Aussi bien pour régner tous crimes sont permis ;
Et moi je me tiendrais, si j'obtiens cette fille,
Plus grand Roi que celui qui règne en la Castille.
Mais voici Don Félix, finissons ce discours.
Et bien cher Don Félix, comment vont vos amours ?

Scène IV

DON FÉLIX, DON DIÈGUE, ALPHONSE

DON FÉLIX.

Elles vont, cher ami, même train que les vôtres.

DON DIÈGUE.

On vous a donc appris tout le secret des nôtres ?

DON FÉLIX.

Et que nous épousons deux sœurs en même jour,
Qu'on appelle à bon droit deux miracles d'amour.
Dieux ! que j'épouserais la fortune prospère,
Mon plus fidèle ami devenant mon beau-frère ;
Si je ne me voyais cruellement traité,
Par ce divin objet dont je suis enchanté !
Notre fortune ici devrait être semblable ;
Mais vous êtes heureux, et je suis misérable ;
Et quoi qui nous devons épouser les deux sœurs,
Nous ne goûterons pas de pareille Héléne,
À ne donner jamais au vôtre aucune peine.
Dans celui de sa sœur, violent et léger,
J'en rencontre un très propre à me faire enrager.

On n'attendait que vous pour notre mariage ;
Je me croyais au port, à couvert de l'orage ;
Mais depuis quatre jours il s'en est élevé
Un, dont je ne suis pas encor si bien sauvé,
Que je n'en ai encor l'esprit rempli de crainte.
J'ai servi quelque temps sans réserve et sans feinte,
(Devant que ma Lucie eut envahi mon cœur,)
Une fille de qui la complaisante humeur,
La beauté de la taille, et celle du visage,
M'ont fait perdre quasi le nom d'amant volage :
Mais tous ces grands appas se rencontrant sans bien,
Et n'étant pas un homme à me donner pour rien,
Ma Lucie aisément m'a fait être infidèle.
Depuis peu, ma jalousie en ayant eu nouvelle,
En publiant partout qu'elle est grosse de moi,
Et que je ne puis plus disposer de ma foi :
Elle a fait si beau bruit, que ma belle Lucie
Veut être là-dessus pleinement éclaircie.
Deux mille écus promis ont fait cesser les bruits,
Pour lesquels j'ai passé de très mauvaises nuits ;
Mais pourtant la cruelle est encore à se rendre ;
Et c'est ce que tantôt m'étais venu apprendre
Une femme, en secret, quand je vous ai quitté.
Vous m'avez pardonné cette incivilité ;
Car vous savez assez qu'un homme quand il aime,
Est esclave, et n'est plus maître de soi même.
Cet avis n'était pas pour être négligé,
Me venant d'une main qui m'a tant obligé,
De votre chère Hélène, une fille obligeante,

LES TROIS DOROTÉES

Autant que quelquefois sa sœur est outrageante ;
D'un esprit orgueilleux, d'un esprit contestant ;
Mais avec ses défauts, que j'adore pourtant.
Ah Dieu ! si la douceur était communicable,
Si sa sœur la rendait d'un esprit plus traitable,
Que je serais heureux ! et que vous le serez
Avec cette beauté que vous épouserez !
Il n'en fut jamais une aussi sage en Tolède ;
C'est d'elle qu'en mon mal j'espère du remède ;
Et d'elle que j'ai su, cher ami, que c'est vous,
Que depuis si longtemps elle attend pour époux.
Au reste, sa vertu cède à votre mérite ;
Quand on parle de vous, elle est toute interdite.

DON DIÈGUE.

Ne me cajolez point d'un si beau coup de trait,
Car je n'y visais pas alors que je l'ai fait.

DON FÉLIX.

Quoi ? vous repentez-vous d'une telle conquête ?

DON DIÈGUE.

Pour moi le mariage est une triste fête ;
Et je serais fâché de voir pour notre amour,
Périr une pauvrete, et dès le premier jour.
Je suis ici venu pour en faire une femme,
Et non pour lui porter le désordre dans l'âme.
C'est vous, quand vous aimez, qui mettez tout en feu.

DON FÉLIX.

Lucie, et ses dédains, le témoignent bien peu.

DON DIÈGUE.

Puisque vous l'épousez, vous l'avez bien éprise.

DON FÉLIX.

J'ai peur l'avoir courue, et qu'un autre l'ait prise ;
Car aujourd'hui sa sœur m'a dit qu'assurément
Quelque chose pour moi la change étrangement ;
Et que bien à regret ce superbe courage,
(Qui ne veut point d'un bien qu'un autre lui partage)
Se résout à la fin de m'admettre en son cœur ;
Mais à condition que son père et sa sœur
Sauront la vérité de cette Dorothée.
Voici l'heure tantôt entre nous arrêtée,
Que je dois faire voir à Pédro d'Avila
Cette fille, et de plus certain oncle qu'elle a,
Qui l'a toujours nourrie, et qui lui sert de père :
Il est nécessaire ; et parce qu'il espère,
Que s'il me rend content, je le régalerai,
Cet homme ne dira que ce que je voudrai ;
Encor que gentilhomme, il a l'âme vénale ;
À lui toute action qui profite, est loyale ;
Et sans son avarice, assurément je crois,
Que la nièce eut bien pu se défendre de moi.
Voilà, mon cher ami, l'état de mon affaire,
Où j'ai d'abord trouvé le vent assez contraire ;
Mais j'espère bientôt, dans un port assuré,
Partager avec vous un trésor désiré.
Cependant votre esprit, dont je connais l'adresse,
Peut, s'il veut, adoucir celui de ma tigresse ;
Lorsque vous la verrez, tâchez de l'obliger
À ne se plaire plus à me faire enrager.

LES TROIS DOROTÉES

Allons-y de ce pas ; aussi bien votre Hélène,
(Qui s'inquiète fort pour certaine migraine,)
Qui vous a pris chez eux, m'a prié mille fois
De vous y ramener, lorsque je vous verrais.
Ne faites pas languir plus longtemps une amante,
Qui témoigne pour vous une ardeur violente.

DON DIÈGUE.

Allons, je suis à vous dans un petit moment.
Alphonse, va quérir mes lettres promptement ?
Et songe à...

ALPHONSE.

J'entends bien.

DON FÉLIX.

J'aperçois ce me semble

Notre futur beau-père, et ses filles ensemble.
Allons les recevoir, ils viennent droit à nous.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène V

DON PÉDRO, DON FÉLIX, HÉLÈNE,
DON DIÈGUE, LUCIE

Don Pedro sort de sa maison avec ses filles.

DON PÉDRO.

Bonjour, mes chers enfants, je m'en allais chez vous ;
Voici l'heure tantôt entre nous arrêtée ;
Vous plait-il pas aller chez cette Dorothée ?

DON FÉLIX.

Monsieur, quelque ennuyeux, infâme, et sans honneur,
(Pour me priver du bien dont dépend mon bonheur)
A fait courir ces bruits contre ma renommée.

DON PÉDRO.

Je vais toujours devant : Vous, et ma fille aînée,
Me suivrez en carrosse ; étant comme je suis,
Goutteux sur mes vieux jours, je marche quand je puis.
Quoique vieil animal, je ne suis pas si rosse,
Que je ne puisse bien me passer de carrosse.
Vous autres jeunes gens, si vous aviez marché,
Vous croiriez contre vous avoir fait un pêché.

LES TROIS DOROTÉES

Avec mon seul bâton, je vais fort à mon aise ;
Il me sert de cheval, de carrosse, et de chaise.

Parlant à Don Diègue.

Monsieur, nous ne ferons qu'aller et revenir ;
Vous aurez cependant, pour vous entretenir,
Cette friponne-là, ma cadette Lucie.

HÉLÈNE.

Il est plus à propos qu'il soit de la partie.

DON DIÈGUE.

Vous me dispenserez, nous avons elle et moi
Quelque chose à vider.

HÉLÈNE.

Elle et vous ! et pourquoi ?

Je ne vous puis souffrir ainsi seul avec elle.

LUCIE.

Quoi, jalouse de moi ? la fantaisie est belle !
Et d'où vous vient, ma sœur, cette gentille humeur ?

HÉLÈNE.

De la votre, coquette.

LUCIE.

Ho, ho, ma bonne sœur,

Vous me voulez du mal !

HÉLÈNE.

Et vous, dont je m'étonne,

Vous voulez trop de bien à certaine personne.

LUCIE.

Si je lui veux du bien, vous en étonnez-vous ?
Dois-je haïr celui qui sera votre époux ?

HÉLÈNE.

Devez-vous essayer qu'il devienne le vôtre ?

LUCIE.

Je ne cours ainsi sur le marché d'un autre ;
Et puis je connais bien que j'y perdrais mes pas.
Vous le courez trop fort, pour ne l'attraper pas.

HÉLÈNE.

Vous ne fûtes jamais qu'indiscreète et piquante.

LUCIE.

Je ne serais jamais que votre humble servante.

HÉLÈNE.

Vous devriez donc avoir pour moi plus de respect.

LUCIE.

Monsieur vous devrait donc être un peu moins suspect.

HÉLÈNE.

Je crains un courtisan, autant qu'une coquette.

LUCIE.

Ne craignez rien, ma sœur, d'une pauvre cadette ;
Monsieur a trop d'esprit pour vous manquer de foi ;
Vous, et cent mille écus, valent bien mieux que moi.

HÉLÈNE.

Je ne puis donc à moins vous être comparable.

LUCIE.

Vous dites vrai, ma sœur, je suis toute adorable ;
Et si vous ne prenez bien garde à vôtre amant,
Je vous le ravirais d'un regard seulement.

HÉLÈNE.

Vous le voudriez bien, si vous le pouviez faire ;
Mais vos discours piquants commencent à me déplaire.
Vous viendrez avec nous, Monsieur, si vous m'aimez,
Ou bien tous mes soupçons seront trop confirmés.

LES TROIS DOROTÉES

DON DIÈGUE.

Je vous veux obéir ; mais ce soupçon m'offense,
Et Don Félix sait bien quelle est mon innocence.

HÉLÈNE.

Don Félix, vous avez ici même intérêt.

DON FÉLIX.

Ah ! Madame, je sais la chose comme elle est.
Le Seigneur Don Diègue est un autre moi-même ;
S'il a voulu parler à la beauté que j'aime,
Qui depuis ces faux bruits qui m'ont assassiné,
Me fait souffrir des maux comme en souffre un damné,
Ce n'est qu'en ma faveur, ce n'est qu'à ma prière ;
Il connaît la rigueur de cette beauté fière ;
Il sait que depuis peu son malheureux amant,
(Qui se tiendrait heureux d'un regard seulement,)
Réduit au désespoir de la voir si cruelle,
A quasi fait dessein de mourir devant elle.

LUCIE.

Vous seriez, Don Félix un peu trop inhumain,
Je ne mérite pas un si beau coup de main.
Si vous vouliez pourtant faire cette prouesse,
Moi, qui n'ai point encor vu d'homme qui se blesse,
Vous ne me verriez plus douter de votre foi ;
Mais nous perdriions trop, et Dorothée et moi,
Et messieurs vos enfants demeureraient sans père.

DON FÉLIX.

Dois-je mourir d'amour pour qui me désespère ?

LUCIE.

Dois-je mourir d'amour devant que de savoir bien

Si Dorothee est sage, et vous homme de bien ?

HÉLÈNE.

Ah ! Seigneur Don Félix, c'est se rompre la tête ;
Vous ne connaissez pas cette méchante bête :
Si vous vous arrêtez à ce qu'elle dira,
Mon pauvre Don Félix, l'esprit vous tournera.
Apprenez qu'aujourd'hui son démon la possède ;
Et quand ce mal lui prend, qu'il n'est point dans Tolède
D'homme assez patient pour ne pas enrager.

LUCIE.

Laissez-moi donc ici pour fuir ce danger,
Et courrez vite ment où Don Félix vous mène ;
Mon père vous attend, que vous mettez en peine :
Allez, ma chère sœur, allez vérifier,
Si ce beau gentilhomme est beau à marier.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas tant pour vous que je prends cette peine,
Que pour lui.

LUCIE.

Mais plutôt, ma bonne sœur Hélène,
Ce n'est pas tant pour lui, ni pour moi, que pour vous,
Mais vous ne songez pas que vous faites attendre
Mon père.

HÉLÈNE.

Et ce carrosse ?

DON FÉLIX.

Il nous doit venir prendre

Au détour de la rue.

HÉLÈNE.

Allons-y vite ment.

LES TROIS DOROTÉES

DON FÉLIX.

Adieu, belle inhumaine !

LUCIE.

Adieu, parfait amant !

Seule.

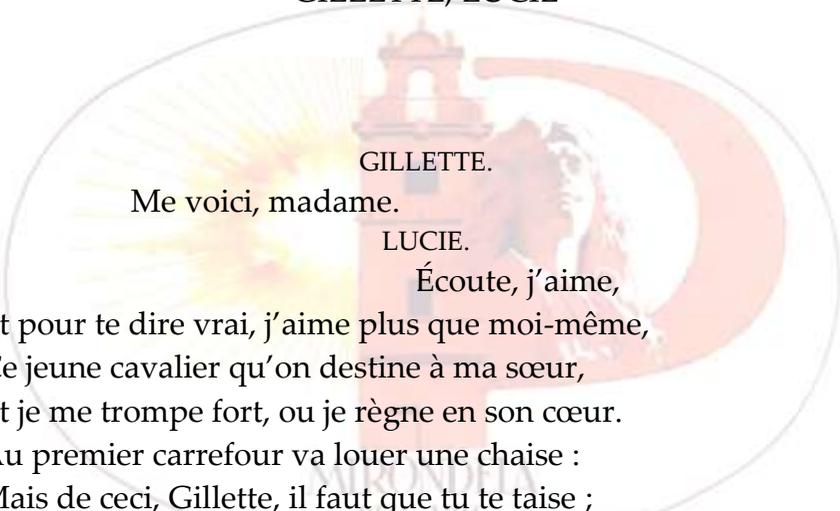
Nous voyons bien pourquoi, Madame la jalouse,
Vous souhaitez si fort que Don Félix m'épouse ;
C'est pour vous assurer votre futur époux,
Dont vous voyez les vœux ne s'adresser qu'à nous.
Ah ! je ne vois que trop par son morne silence,
Qu'à vous voir seulement, il se fait violence ;
Au lieu, que par ses yeux attachés sur les miens,
Je vois qu'assurément il est dans mes liens.
Mais hélas ! il me tient d'une étreinte aussi forte,
S'il m'aime avec excès, je l'aime de la sorte :
Mais s'il n'est pas à moi, personne ne m'aura ;
Mon père là-dessus fasse ce qu'il pourra,
Don Félix là-dessus atteste Ciel et Terre,
Et ma sœur avec eux me dénonce la guerre,
Si je n'ai Don Diègue à la barbe d'eux tous,
Je veux bien n'épouser jamais qu'un vieil jaloux.

Haussant la voix.

Gillette ?

Scène VI

GILLETTE, LUCIE



GILLETTE.

Me voici, madame.

LUCIE.

Écoute, j'aime,

Et pour te dire vrai, j'aime plus que moi-même,
Ce jeune cavalier qu'on destine à ma sœur,
Et je me trompe fort, ou je règne en son cœur.
Au premier carrefour va louer une chaise :
Mais de ceci, Gillette, il faut que tu te taise ;
Tout mon bonheur dépend aujourd'hui du secret
Et des inventions de ton esprit discret.
Cours après Don Diègue, il est avec Hélène ;
Et que son bel esprit adroitement le mène
Devant les Jacobins, où je me trouverais :
Déguise bien ta voix.

GILLETTE.

Le mieux que je pourrais.

LES TROIS DOROTÉES

LUCIE.

Va donc quérir mon voile, et te caches d'un autre ?

GILLETTE.

Si vous changiez de robe, on connaîtra la votre.

LUCIE.

Ma chaise empêchera qu'on ne la puisse voir ;
Et le bon Don Pédro, comme tu peux savoir,
Au-delà de son nez ne voit rien sans lunettes ;
Il aura grand besoin d'en avoir de bien nettes,
Pour voir clair dans l'affaire où je le vais brouiller
Avecque Don Félix : Allons nous habiller ;
J'ai des lettres à prendre au fond de ma cassette ;
Viens vite me l'ouvrir, ma fidèle Gillette.



ACTE IV



Scène première

GILLETTE, LUCIE

GILLETTE.

En déguisant ma voix, corrompant mon langage,
Et m'acquittant enfin fort bien du personnage,
J'ai très adroitement, mais non sans quelque peur,
Accosté Don Diègue auprès de votre sœur ;
Et puis je l'ai conduit où vous deviez vous rendre.
Ce qui s'en est suivi, vous pouvez l'apprendre.

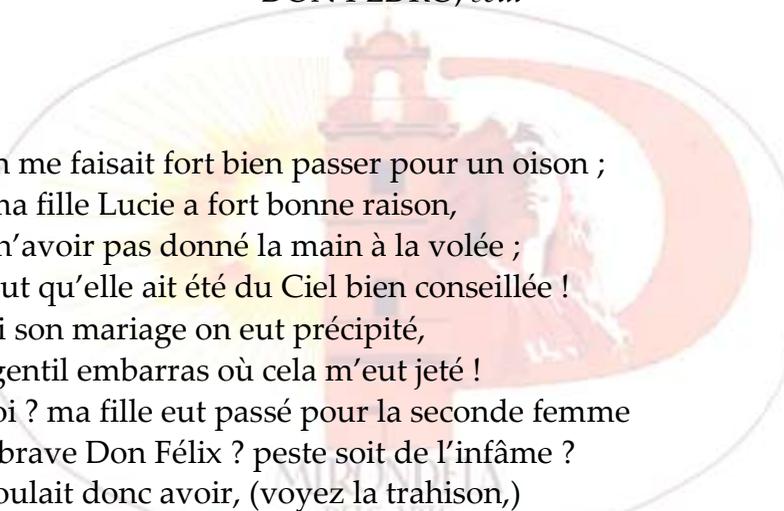
LUCIE.

Ah ! Gillette, mon cœur, que tout est bien allé !
Et que j'ai doucement à mon père parlé !
J'avais honte pourtant, bien assise à mon aise,
De le souffrir debout à côté de ma chaise.
J'ai fait croire au vieillard tout ce que j'ai voulu ;
Je ne me vis jamais l'esprit si résolu.
Il croit assurément que je suis Dorothée,
Que celle qu'il a vue est personne apostée,
Que Don Félix a fait parler pour de l'argent ;

Qu'en cela l'on lui fait un affront outrageant :
Enfin j'ai fait si bien avec mon beau langage,
Que peut-être il rompra tantôt mon mariage.
Je l'entendais disant, en se mordant les doigts ;
Don Félix veut avoir deux femmes à la fois !
Et que l'une des deux soit ma fille Lucie !
Ah ! vraiment l'alliance était fort bien choisie.
Ah, j'empêcherais bien qu'on se moque de moi,
Impudent, affronter, sans honneur et sans foi !
Enfin je l'ai laissé pester tout à son aise,
Et suis vite venue au grand train de ma chaise
Tout droit au rendez-vous que je t'avais donné,
Où très adroitement tu m'avais amené.
Mais j'aperçoit venir le vieillard qui rumine ;
Allons quitter le voile, et faisons bonne mine.

Scène II

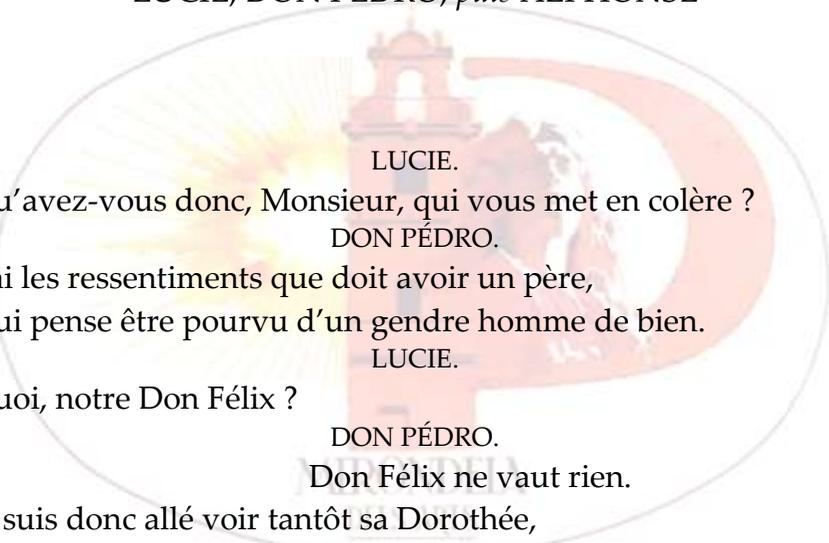
DON PÉDRO, *seul*



L'on me faisait fort bien passer pour un oison ;
Et ma fille Lucie a fort bonne raison,
De n'avoir pas donné la main à la volée ;
Il faut qu'elle ait été du Ciel bien conseillée !
Et si son mariage on eut précipité,
Le gentil embarras où cela m'eut jeté !
Quoi ? ma fille eut passé pour la seconde femme
Du brave Don Félix ? peste soit de l'infâme ?
Il voulait donc avoir, (voyez la trahison,)
Une femme à la ville, et l'autre à la maison.
Ah ! ma fille, approchez, votre fortune est belle,
Nous devons au Seigneur une belle chandelle ;
Et pour remercier votre époux prétendu,
Supplier le bon Dieu, qu'il soit bientôt pendu.
Vraiment il nous jouait un tour de galant homme !
Mais il devait avoir sa dispense de Rome.
Au reste gardez-vous de le plus regarder,
C'est un esprit malin dont il se faut garder.

Scène III

LUCIE, DON PÉDRO, *puis* ALPHONSE



LUCIE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui vous met en colère ?

DON PÉDRO.

J'ai les ressentiments que doit avoir un père,
Qui pense être pourvu d'un gendre homme de bien.

LUCIE.

Quoi, notre Don Félix ?

DON PÉDRO.

Don Félix ne vaut rien.

Je suis donc allé voir tantôt sa Dorothée,
Que pour vous affronter il avait apostée ;
Elle a joué son jeu comme il a désiré,
Et l'a joué si bien, que même j'ai pleuré
Quand j'ai vu quelques pleurs couler sur son visage :
Enfin je croirais bien que cette fille est sage,
Qu'entr'elle et Don Félix il ne s'est rien passé,
Dont Dieu ni le prochain en puisse être offensé ;
Mais le drôle qu'il est nous donnait bien le change :

LES TROIS DOROTÉES

Écoutez je vous prie une malice étrange.
Comme je revenais de lui fort satisfait,
(Et j'en avais assez de sujet en effet,)
Certaine dame en chaise, et la face voilée,
M'a dit en peu de mots, d'une voix désolée ;
Monsieur, on vous affronte, aussi bien comme moi ;
Et Don Félix ne peut, sans voiler sans foi,
Contracter, moi vivante, un second mariage ;
Deux enfants en pourront porter bon témoignage
Devant l'Official, que je veux implorer.
Elle s'est là-dessus bien fort mise à pleurer ;
Et moi d'autre côté bien fort mis en colère.
Le malheureux métier, que d'être père ou mère !
Et qu'on est assuré, quand on a des enfants.
De ne manquer jamais de soucis bien cuisants !
Or pour vous achever l'histoire commencée,
Cette invisible, après mainte larme versée,
Comme je la quittais, lassé de son caquet,
M'a mis entre les mains je ne sais quel paquet
De missives d'amour.

LUCIE.

Quoi que ma sœur en die,
Je n'ai donc pas mal fait de m'être refroidie,
Et d'avoir attendu la fin de ces bruits-là :
Elle dit que j'ai tort, mais c'est elle qui l'a,
D'avoir fait avec moi trop de la sœur aînée,
Et d'avoir trop pressé ce gentil hyménée.
Le cœur me disait bien...

ALPHONSE *vient à l'étourdie.*

Monsieur, je suis pressé ;
Mon âtre n'a-t-il point tantôt ici passé ?
J'ai des lettres pour lui de son père ; et me semble
Qu'il vous écrit aussi ; mais j'ai tout mis ensemble,
Et ne puis débrouiller ; ha bon, bon, la voilà.
Je reviendrais tantôt pour la réponse.

DON PÉDRO.

Holà,

Vous vous trompez ami ; mais il ne peut m'entendre ;
Jamais les étourdis ne font que se méprendre ;
Cette lettre est de femme, et sent bien son poulet.
Que j'épouserais bien là-dessus un valet !
Mais je la veux garder, attendant qu'il revienne,
Et sans faire du bruit, lui demander la mienne.

LUCIE.

Ouvrez-là, que sait-on ?

DON PÉDRO.

Ouvrons, je le veux bien ;
Cela nous peut servir, et ne peut nuire à rien.

LUCIE.

À qui s'adresse-t-elle ?

DON PÉDRO.

À don Diègue même.

LUCIE.

Sans doute elle sera de quelqu'un qu'il aime.

DON PÉDRO.

Don Diègue en cela suit l'ordre de la Cour ;
On n'est pas courtisan, quand on est sans amour ;
Mais sans y recueillir, bien souvent on y sème ;

LES TROIS DOROTÉES

Et sans y mettre à mal toutes celles qu'on aime,
Les sottises seulement favorisent leurs vœux ;
Mais les sages aussi se gardent fort bien d'eux :
Ils soupirent souvent pour qui leur fait la moue ;
Et de plusieurs beautés qu'ils coucheront en joue,
Il n'en blessent souvent pas-une, les méchants.
Cependant les maisons, les bois, les prés, les champs,
Se changent bien souvent en de vieux point de Gènes ;
Les affreux créanciers font sauter les domaines ;
Et puis ces beaux messieurs protestent sur le foi,
Qu'ils se sont ruinés au service du Roi.
Je ferais là-dessus une longue satire,
Mais les vieillards, dit-on, ne font rien que médire :
Je ne dis donc plus rien ; ça, lisons ce poulet,
Et le recachetons, pour le rendre au valet.

Lettre.

« Mon cher époux,
« Vous avez déjà mis quinze jours en un voyage, pour lequel
vous ne m'en aviez demandé que huit : Cela me met en une
extrême peine ; Et notre petit Janot qui vous demande, et qui
vous cherche depuis le matin jusques au soir, se désespère de
ne voir plus son papa. Revenez donc vite, si vous voulez
le retrouver en vie ; et cessez par votre absence, de faire mourir
mille fois le jour votre fidèle Dorothée. »

Quoi, bons Dieux ! Dorothée à Don Diègue aussi !

Dorothée à Madrid, et Dorothée ici !

Et Dorothée en chambre, et Dorothée en chaise !

Et le petit Janot ; qui n'est pas à son aise,

Alors que son papa n'est pas à la maison !
Et qui diable ferait pareille trahison ?
Bénite soyez-vous, lettre décachetée,
Par qui nous découvrons nouvelle Dorothee !
Et bénit soyez-vous, l'étourdi de valet,
Qui nous avez livré ce bienheureux poulet !
Par qui nous découvrons que l'un et l'autre gendre,
N'est bon à marier, mais à rouer ou pendre.

LUCIE.

Mais mon père avez-vous bien lu ?

DON PÉDRO.

Si j'ai bien lu !

J'ai lu mille fois mieux que je n'aurais voulu.

LUCIE.

Ce rencontre des noms est tout à fait bizarre,
Et faut que Don Diègue ait l'âme bien avare,
Car Don Félix pour moi peut avoir de l'amour ;
Mais cet autre venu depuis peu de la Cour,
Qui n'a pas seulement vu ma sœur en peinture,
Nous montre bien qu'il est d'une avare nature ;
Il en voulait sans doute au bien qu'elle a de plus ;
Aussi qui n'aimerait cent mille beaux écus ?

DON PÉDRO.

Où diable ont-ils trouvé chacun leur Dorothee ?
Est-ce un nom à la mode, où chose concertée,
Pour se moquer de moi ? Mais bons Dieux les voilà !
Qui ne se tromperait à ces visages-là ?

LUCIE, *tout bas.*

Dieux ! faut-il que je l'aime, et qu'il soit infidèle ?

Scène IV

DON PÉDRO, LUCIE, HÉLÈNE, DON DIÈGUE,
DON FÉLIX, GILLETTE

Don Diègue, Don Félix, et Hélène, paraissent sur le théâtre.

DON PÉDRO.

Vraiment, mes beaux Seigneurs, vous me la baillez belle ;
Et si Dieu n'eut fait voir quelles gens vous étiez,
Le gentil passe-temps que vous nous apprêtiez !
Vous, Seigneur Don Diègue, allez voir votre femme ;
La pauvrete qu'elle est, sans cesse vous réclame ;
Et le petit Janot est pour ne vivre pas,
Si vous ne retournez vite sur vos pas.
Vous, Seigneur Don Félix, sachez que Dorothée,
Devant l'Official requête a présentée,
Et que deux beaux enfants témoignent contre vous ?
Vous mes filles, venez, et me suivez chez nous.

LUCIE, faisant une révérence à Don Félix.

Quand je pourrais servir votre polie amie,
Ce sera de bon cœur.

PAUL SCARRON

HÉLÈNE.

Ha, Gillette, ma mie,
Qu'est-ce qu'à donc mon père ?

GILLETTE.

Il a juste raison
De remercier Dieu ; rentrons dans la maison ;
Rentrons, dis-je ; et laissons, s'ils veulent se morfondre,
Ces beaux jeunes Seigneurs, que Dieu veuille confondre.

DON FÉLIX.

Je voudrais bien savoir quelle mouche a piqué
Ce colère vieillard ?

DON DIÈGUE.

Il s'est équivoqué ;
Car pourquoi me parler de votre Dorothée ?

DON FÉLIX.

Je sais bien qui m'aura la charité prêtée.
Un certain Don Gaspard qui fait le furieux,
Qui longtemps devant moi lui faisait les doux yeux,
M'a joué quelque tour. Mais si je ne m'en venge...

GILLETTE

sort du logis, et leur jette deux lettres. Rentrant chez Don Pedro.

Messieurs, voilà des vers faits à votre louange,
Lisez-les à loisir.

DON DIÈGUE.

Ah ! ma Gillette, un mot.

GILLETTE.

Allez plutôt revoir Dorothée et Janot.

DON DIÈGUE.

Dorothée et Janot ! ma foi je n'y vois goutte.

LES TROIS DOROTÉES

DON FÉLIX.

Peut-être ce papiers nous tireront du doute
Où nous met les discours de Pédro d'Avila.
Cette lettre est pour vous.

DON DIÈGUE.

Et de vous celle-là.

DON FÉLIX.

Oui, je sais bien l'avoir écrite à ma Lucie :
Je veux voir aujourd'hui cette affaire éclaircie ;

Il heurte à la porte.

Et m'y dût-on tuer, je veux entre chez eux.

GILLETTE, ouvrant la porte.

Ha, messieurs, qui prenez des femmes deux à deux,

Que faites-vous encor auprès de notre porte ?

On n'a que faire ici des gens de votre sorte.

DON FÉLIX, entrant chez Don Pédro.

Je reviens aussitôt.

DON DIÈGUE.

Je vous attends ici.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène V

ALPHONSE, DON DIÈGUE

ALPHONSE, *arrive auprès de son maître.*

Et bien le stratagème a-t-il bien réussi ?

DON DIÈGUE.

Je n'en sais rien encor.

ALPHONSE.

Et le futur beau-père ?

DON DIÈGUE.

Il jure, Don Félix enrage, et moi j'espère.

ALPHONSE.

Et pourquoi, Don Félix ?

DON DIÈGUE.

Son cas aussi va mal,

Et je n'ai plus sujet de craindre un tel rival.

Il déplaît à Lucie ; et moi tout au contraire,

J'ose bien devant toi me vanter de lui plaire ;

Car enfin mon ami, si tu veux tout savoir,

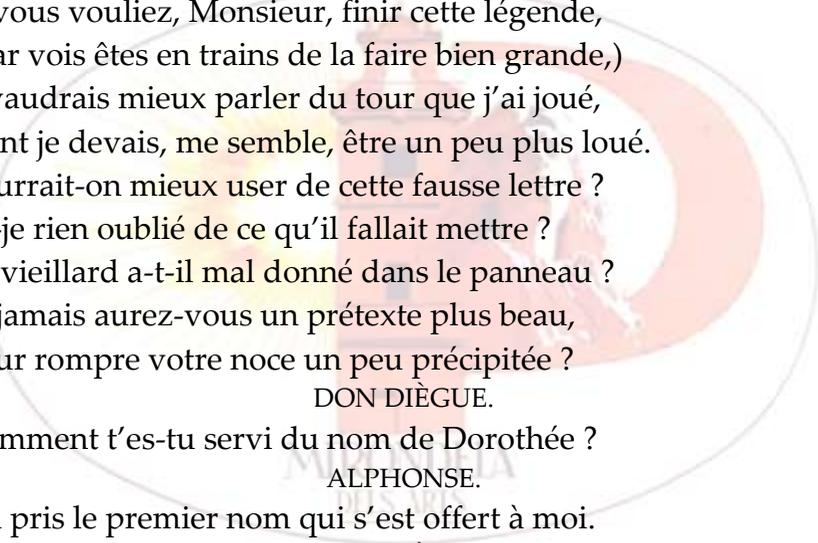
Sans qu'on en sache rien, nous nous venons de voir.

Cette assignation d'elle-même est venue,

LES TROIS DOROTÉES

Je ne l'ai point par pleurs ni soupirs obtenue ;
C'est un tour raffiné d'amour et de bonté,
D'autant plus obligeant, qu'il ne m'a rien coûté.
Au reste si d'abord j'y trouvais tout aimable,
Elle s'est aujourd'hui fait voir toute adorable ;
Et pourtant ce beau corps qui se fait adorer,
À son divin esprit ne se peut comparer.

ALPHONSE.

Si vous vouliez, Monsieur, finir cette légende,
(Car vous êtes en trains de la faire bien grande,) 
Il vaudrait mieux parler du tour que j'ai joué,
Dont je devais, me semble, être un peu plus loué.
Pourrait-on mieux user de cette fausse lettre ?
Ai-je rien oublié de ce qu'il fallait mettre ?
Le vieillard a-t-il mal donné dans le panneau ?
Et jamais aurez-vous un prétexte plus beau,
Pour rompre votre noce un peu précipitée ?

DON DIÈGUE.

Comment t'es-tu servi du nom de Dorothée ?

ALPHONSE.

J'ai pris le premier nom qui s'est offert à moi.

DON DIÈGUE.

Trouveras-tu mauvais, si courant après toi,
Pour rendre encore mieux la chose vraisemblable,
D'injures et de coups...

ALPHONSE.

Cela n'est pas faisable.

DON DIÈGUE.

Tu ne sais pas encor ?

PAUL SCARRON

ALPHONSE.

Je vous entends fort bien,
Vous me voulez frapper, Monsieur.

DON DIÈGUE.

Si peu que rien.

ALPHONSE.

Cela n'est point du tout nécessaire à la chose ;
Et vous pouvez rayer hardiment cette clause,
Qui ne passera point de mon consentement.

DON DIÈGUE.

Alphonse, mon mignon, quatre coups seulement.

ALPHONSE.

Ne frappez donc pas fort. Peste, que je suis traître !
Ou plutôt un grand sot, de tant aimer mon maître !
Gardez-vous, (ou ma foi je pourrais m'échapper,)
De vous laisser aller à l'ardeur de frapper.
Servez-vous moins ici d'effets que de paroles ;
Et surtout, n'usez point sur moi de craquinoles ;
Songez que vous allez frapper sur un chrétien ;
Retenez bien le bras.

DON DIÈGUE.

Ah ! mon Dieu, ne crains rien.

ALPHONSE.

Et ne prétendez pas en rencontre semblable,
Rendre à force de coups une chose croyable.

DON DIÈGUE.

Dieu, que de temps perdu !

ALPHONSE.

Faut-il crier bien fort ?

LES TROIS DOROTÉES

DON DIÈGUE.

Bien fort.

ALPHONSE.

Hay, hay, hay, hay, à l'aide, je suis mort.

DON DIÈGUE.

Ha traître !

ALPHONSE.

On m'assassine.

DON DIÈGUE.

Ha bélitre !

ALPHONSE.

On m'assomme.

DON DIÈGUE.

Ha bourreau de valet !

ALPHONSE.

Peste soit fait de l'homme.

DON DIÈGUE.

Qu'as-tu donc ?

ALPHONSE.

Ce que j'ai ? vous frappez comme un sourd.

DON DIÈGUE.

Mon Dieu, c'est que je rêve !

ALPHONSE.

Au diable soit l'amour.

À la force, au secours.

DON DIÈGUE.

Tu mourras tout à l'heure ?

Tu change donc ainsi mes lettres ? ah ! je meure,

Si je ne te punis d'une étrange façon.

Scène VI

DON PÉDRO, ALPHONSE, DON DIÈGUE,
LUCIE, DON FÉLIX

DON PÉDRO.

Et que vous a donc fait ce malheureux garçon ?

ALPHONSE.

Hélas ! je n'ai rien fait que brouiller une lettre.

DON DIÈGUE.

Je perdrais mon crédit, ou je te ferais mettre
Bientôt sur une roue.

ALPHONSE.

Un homme ne craint rien

Quand il est innocent.

DON DIÈGUE, *en s'en allant.*

Je te trouverais bien.

DON PÉDRO.

Il n'en faut plus douter, la chose est toute claire.

ALPHONSE.

Du moins si j'en avais reçu quelque salaire,
Si j'avais seulement de quoi m'en retourner.

LES TROIS DOROTÉES

DON PÉDRO.

Va, ne t'afflige point, je t'en ferais donner.

Parlant à Don Félix.

Et vous, que dites-vous de cet ami si brave ?

Eussiez-vous crû qu'il fut du bien assez esclave

Jodelet paraît sur le théâtre, et se cache en un coin.

Pour faire une action noire jusqu'à ce point.

Je le perdrais d'honneur.

LUCIE.

D'honneur ? il n'en a point,

Et n'en aura jamais ;

DON FÉLIX.

Je ne vous puis que dire ;

Je ne l'eusse par crû.

DON PÉDRO, *en s'en allant.*

Allons, allons en rire ;

Le péril est passé, rentrons dans la maison.

Pour moi j'excuse tout, fors une trahison.

DON FÉLIX.

Mais vous dites, Monsieur, qu'une autre Dorothée,

(Il faut bien que ce soit quelque bonne effrontée,)

Vous a mis en la main la lettre que je tiens ?

De laquelle il est vrai, le caractère est mien ;

Mais je ne l'ai jamais écrite à pas-une autre,

Qu'à Madame Lucie.

LUCIE.

Oui, cette lettre est notre ;

Et puisque Don Diègue est un traître, un trompeur,

Je veux bien confesser qu'il régnait en mon cœur ;

Et que pour empêcher mon prochain mariage,
J'ai fait la Dorothee, et fait ce personnage ;
Avec un tel succès, que mon père irrité,
Vous a, quoiqu'innocent, un peu bien mal traité.
La lettre vient de vous, c'est moi qui l'ai donnée ;
Mais que ne fait-on point, quand on est forcenée ?
Je confesse l'avoir été pour ce trompeur,
Jusqu'au point d'hasarder ma vie et mon honneur ;
Mais bientôt un couvent, où mon remords me voue,
Vous doit venger assez d'un crime que j'avoue.

DON FÉLIX.

Tout le mal vient de moi, j'en demande pardon ;
Je suis indigne d'elle.

DON PÉDRO.

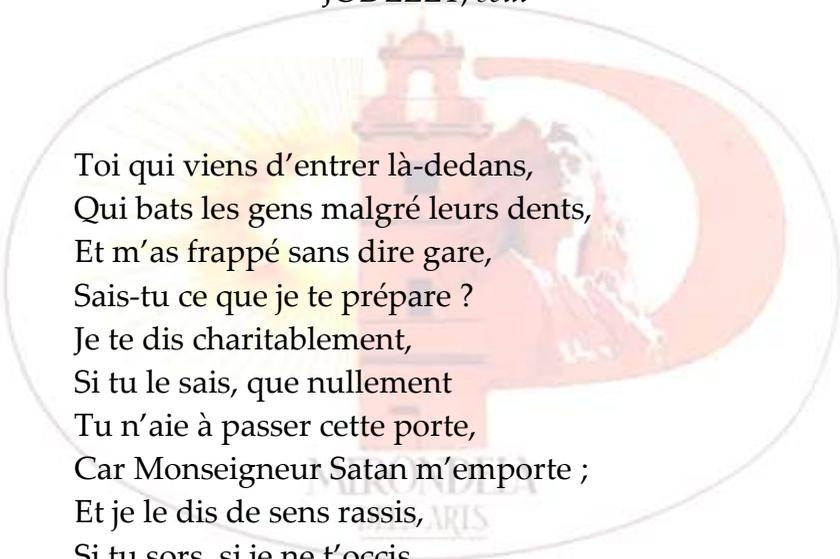
Ah ! vous êtes trop bon.

Parlant à Lucie.

Et vous, une autre fois soyez mieux conseillée,
Et profitez d'avoir été si dérégulée.
Pour moi, si j'ai mal fait, j'étais circonvenu ;
Mais on guérit bientôt, quand le mal est connu.

Scène VII

JODELET, *seul*



Toi qui viens d'entrer là-dedans,
Qui bats les gens malgré leurs dents,
Et m'as frappé sans dire gare,
Sais-tu ce que je te prépare ?
Je te dis charitablement,
Si tu le sais, que nullement
Tu n'aie à passer cette porte,
Car Monseigneur Satan m'emporte ;
Et je le dis de sens rassis,
Si tu sors, si je ne t'occis.
J'enrage que je ne t'étrangle,
Et j'enrage que je ne sangle
Au travers de ton chien de nez
Estramaçon bien asséné.
Au reste, tu me peux bien croire,
Je suis tout sûr de la victoire ;
Car j'ai fait des provisions

Pour semblables occasions.
J'ai contre toute hémorragie
Pierre de fort grande énergie.
Billet contre le coup fourré,
Coup dangereux, s'il n'est paré ;
Tous les jours presque je m'exerce
Et sur la quarte et sur la tierce ;
Et prends en même temps leçon
Pour et contre l'estramaçon ;
Je suis bien sûr dans la parade ;
J'ai fait forger une salade
À l'épreuve du fauconneau,
Dont je doublerais mon chapeau.
À l'heure même on m'accommode,
(Et peut-être en viendra la mode,)
Une cuirasse à mon pourpoint,
Qui ne paraîtra du tout point.
Je suis nanti d'une rondache
À l'épreuve du coup de hache ;
Et quant à darder le poignard,
J'en fais tout ainsi que d'un dard.
D'abord que nous serons en garde,
Mon épée au corps je lui darde ;
Je le saisis, et puis après,
D'un croc en jambe appris exprès,
Je le renverserais sur l'herbe ;
Où, comme un fléau fait la gerbe,
Je prétends battre sur sa peau,

LES TROIS DOROTÉES

Jusqu'à tant que j'en sois en eau.
Cartels par tout j'ai beau répandre,
Il fait semblant de ne m'entendre.
Cependant il en a reçu,
Ce n'est pas que je l'aie su ;
Mais en ayant fait plus de mille,
Que j'ai semé parmi la ville,
Il faut bien qu'il en soit venu
Quelqu'un à ce bègue cornu.
Le pensais, ô noble assistance,
Vous régaler de quelque stance,
Car l'auteur m'en avait promis ;
Mais dans notre rôle il n'a mis
Que quelques vers faits à la hâte,
Et ne fait que des vers rampants,
Au lieu d'en faire de pimpants.

Mais j'aperçois mon maître, il faut que je vous quitte,
Peut-être vous rendrai-je encor une visite.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VIII

DON FÉLIX, JODELET

DON FÉLIX.

Vous avez donc querelle, à ce que l'on m'a dit.

JODELET.

Moi, querelle ?

DON FÉLIX.

Oui, vous.

JODELET.

Mon Dieu, comme on me dit,

Assurément, Monsieur, je n'ai point eu querelle,

Oui bien un beau soufflet.

DON FÉLIX.

La différence est belle !

Et qui vous l'a donné ?

JODELET.

Ce n'est qu'un fanfaron,

Cet Alphonse qui sert Don Diègue Giron.

DON FÉLIX.

Je veux absolument qu'on se venge, ou qu'on sorte.

LES TROIS DOROTÉES

JODELET.

J'espère m'en venger, et de la bonne sorte.

DON FÉLIX.

Et vous l'a-t-il donné bien fort ?

JODELET.

Coussi, coussi.

DON FÉLIX.

Et comment a-t-il fait ?

JODELET, *lui donnant un soufflet.*

Ma foi, Monsieur, ainsi.

DON FÉLIX.

Si je prends un bâton.

JODELET.

Le récit véritable

Ne se peut faire mieux, que par un coup semblable.

DON FÉLIX.

Vos libertés enfin vous feront mal traiter.

JODELET.

Monsieur, vous savez bien que je ne puis flatter.

DON FÉLIX.

Jodelet, on m'a fait une pièce fâcheuse ;

Il faut assurément que quelque âme ennuyeuse

Ait fait, pour me priver de l'objet de mes vœux,

Courir des bruits de moi très désavantageux.

JODELET.

Je vous l'ai toujours dit, votre façon de vivre,

Très bonne à détester, et très mauvaise à suivre,

Vous doit perdre à la fin.

DON FÉLIX.

Ah ! je le connais bien.

JODELET.

Vois-tu j'aime partout, et si je n'aime rien ;
Et je me ris souvent, très maître de moi-même,
Et de celle qui me hait, et de celle qui m'aime ;
Je prends plaisir à faire enrager des rivaux.

DON FÉLIX.

Qu'est-ce que tu dis là ?

JODELET.

Certains discours moraux,
Que j'ai souvent l'honneur de vous entendre dire.

DON FÉLIX.

Ah ! mon Dieu, Jodelet, il n'est pas temps de rire,
Je ne veux plus songer qu'à finir ces bruits là,
Et me justifier à Pédro d'Avila ;
Je suis las d'en avoir la tête inquiétée ;
Viens, je veux t'envoyer parler à Dorothée.
Don Diègue m'a fait un tour d'homme sans foi,
Mais il s'est fait du mal autant et plus qu'à moi ;
Je l'estime perdu dans l'esprit de Lucie ;
D'être mal dans le sien, fort peu je me soucie.

JODELET.

J'ai même sentiment pour son chien de valet ;
Mais je lui ferais voir quel homme est Jodelet ;
Mais je lui ferais voir auquel homme il se joue,
Et si je suis de ceux que l'on frappe à la joue.

ACTE V



Scène première

JODELET *en chausson, et prêt à se battre*

Qui tout homme vaillant, doit être pitoyable ;
Et j'ai pitié de toi, souffleteur misérable ;
Puisque pour le soufflet que tu m'as appliqué,
Tu dois être de moi mortellement piqué.
C'est la première fois qu'il m'avait, que je sache,
L'impertinent qu'il est, donné sur la moustache ;
De la façon pourtant qu'il s'en est acquitté,
Je le tiens en cela très expérimenté.
Je crois que de sa vie il n'a fait autre chose ;
Et nonobstant les maux que telle action cause,
Tout pauvre que je suis, je lui donnerais bien,
Pour souffleter ainsi, la moitié de mon bien.
Mais n'est-ce pas à l'homme une grande sottise,
De s'aller battre armé de la seule chemise,
Si tant d'endroits en nous peuvent être percés,
Par où l'on peut aller parmi les trépassés ?
Le moindre coup de cœur, est une sûre voie

LES TROIS DOROTÉES

Pour aller chez les morts ; il est ainsi du foie ;
Le rognon n'est pas sain, quand il est entr'ouvert ;
Le poumon n'agit point, quand il est découvert ;
Une artère coupée, Dieux ! ce penser me tue,
J'aimerais bien autant boire de la ciguë ;
Un œil crevé, mon Dieu ! qui viens-je faire ici ?
Que je suis un franc sot, de m'hasarder ainsi !
Je n'aime point la mort, parce qu'elle est camuse ;
Et sans considérer qui la veut ou refuse,
L'indiscrète qu'elle est, grippe, vousit ou non,
Pauvre, riche, poltron, vaillant, mauvais ou bon,
Mais je suis trop avant pour reculer arrière ;
C'est à faire en tous cas à rendre la rapière.
Doncque bien loin de moi la peur et ses glaçons,
Je veux être de ceux qu'on dit mauvais garçons.
Mon cartel est reçu, je n'en fais point de doute ;
Mon homme ne vient point, peut-être il me redoute.
Hélas ! plaise au Seigneur, qu'il soit sot à tel point,
Qu'il me tienne mauvais, et ne se battre point !
Mais les raisonnements sont tout à fait frivoles,
Où l'on a plus besoin d'effets que de paroles.
Animons notre cœur un peu trop retenu ?
Ça, je pose le cas que mon homme est venu ;
Nous avons dégainé, nous sommes en présence,
Tâchons de lui donner au milieu de la panse.
Bon pied, bon œil ; et flic et flac ; tiens, c'est pour toi ;
Zest, j'ai paré ton coup ; courage, il est à moi ;
Tu recule poltron ? pare cette venue ?

PAUL SCARRON

Plus bas, plus bas, coquin ? j'ai défendu la venue ;
Hay hay, j'ai l'œil crevé ; non, je me suis trompé ;
La peste, le grand coup dont je suis échappé !
Mais tu me paieras la peur que tu m'a faite ;

Il faut réciter ces vers là vite, avec toute la vitesse d'un homme qui se bat.

Bon, ce coup-là sans doute a percé sa jaquette ;
Bon, le voilà perdu ; bon, me voilà sauvé ;
Car de ce dernier coup son œil droit est crevé ;
Mais il en faut avoir l'une et l'autre prunelle.
Que ferai-je sans yeux ? Tu prendras une vielle.
Ah ! pardon Jodelet ; Non, non, il faut mourir ;
Ah ! de grâce pardon ; Meurs, sans plus discourir.



Scène II

ALPHONSE, JODELET

ALPHONSE *surprend Jodelet.*

Et bien le fanfaron, qui voulez-vous qui meure ?

JODELET, *tout bas.*

Que cet homme maudit survient à la malheure !

Tout haut.

Ce n'est rien ?

ALPHONSE.

Ce n'est rien ? par la mort.

JODELET.

Ha tout beau,

Ce n'est rien.

ALPHONSE.

Pourquoi donc l'épée hors du fourreau ?

JODELET.

Ma foi, je récitais des vers de comédie.

ALPHONSE.

Ah ! c'est trop lanterner, je veux qu'on me le dit.

Contre qui s'est battu le grand fou que je vois ?

JODELET.

Contre un qui s'est battu vaillamment, sur ma foi ;
J'estime la valeur en mon ennemi même.

ALPHONSE.

Vous a-t-il point blessé ? que vous êtes si blême.
Suivant votre cartel que j'ai tantôt reçu,
Je viens vous contenter.

JODELET.

Quelqu'un vous a déçu.
Je n'écrivis jamais de ma vie, ou je meure ;
Puis je ne me bats pas deux fois en un quart d'heure.

ALPHONSE.

Qu'on lise ce cartel ?

JODELET.

Oui-da je le lirais ;
Puis après, s'il vous plait, Monsieur, je m'en irais.

Cartel.

« Quelques médisants disent que vous m'avez donné un soufflet ; je ne puis croire cela de votre courtoisie : Mais le moyen de faire taire le peuple, si ce n'est que votre Seigneurie lui ferme la bouche de sa main libérale, comme on dit qu'elle a fermé la mienne ? Mon maître m'a dit, qu'il faut pour mon honneur que je vous donne des coups de bâton, ou que j'ai de votre sang. Je ne songe pas à vous en donner, parce que j'u trouve quelque difficulté ; Et encore qu'à vous tirer du sang, et vous attirer à la campagne, je trouve aussi quelque chose qui me choque. Je supplie pourtant votre Seigneurie de se trouver vers le soir à la grande place, et de pardonner la peine que lui donne son humble serviteur,

LES TROIS DOROTÉES

Jodelet. »

ALPHONSE.

Eh bien, que dites-vous de ce brave cartel ?

JODELET.

Que bénit soit de Dieu, celui qui l'a fait tel.

ALPHONSE.

Il n'est donc pas de vous ?

JODELET.

Ah ! vous pouvez bien croire,

Que je n'ai pas pour vous d'intention si noire.

ALPHONSE.

J'ai quelque affaire ailleurs ; et si je n'en avais,
Je m'acquitterais mieux de ce que je vous dois ;
Je crois m'en acquitter un jour en galant homme.

Il le bat, et s'en va.

Recevez cependant cette petite somme,
De nasardes, soufflets, coups de pied et de poing.

JODELET.

J'eusse bien attendu, je n'en ai pas besoin.
Enfin, nous avons donc la dague dégainée,
Et nous sommes trouvés en campagne assignée.
Si je ne l'eusse fait, qu'est-ce qu'eut dit de moi
Ce drôle, il en eut fait cent pièces, sur ma foi.
Ô qu'il est important d'avoir bien du courage !
Et que je me vais plaire à faire du carnage !
Je m'en vais devenir un vrai coupe-jarret ;
On ne me verra plus à la main qu'un fleuret.
Mais j'aperçois quelqu'un, j'ai peur qu'on ne me voie.

Scène III

DON FÉLIX, ALPHONSE, DON PÉDRO

DON FÉLIX.

Faut-il qu'un tel malheur vienne troubler ma joie ?

DON PÉDRO.

Elle est jeune, Monsieur, et ce ne sera rien ;
J'en ai souvent autant, et je m'en guéris bien.

DON FÉLIX.

Voyant ainsi souffrir ma déité visible,
Si je ne l'affligeais, je serais insensible.

DON PÉDRO.

Ne vous affligez point ; je vous dis tout de bon,
Et foi d'honneur, que tantôt sourde ou non,
Que sa douleur augmente, ou bien qu'elle finisse,
Je veux absolument que l'hyménée s'accomplisse ;
Et d'inclination aussi bien que d'honneur,
Je m'y trouve engagé.

DON FÉLIX.

Hélas ! tout mon bonheur
Dépend de son amour, mon malheur de sa haine ;

LES TROIS DOROTÉES

C'est m'élever au trône, au sortir de la chaîne.

DON PÉDRO, *parlant à Alphonse qui paraît sur le théâtre.*

Vous voilà donc encor, je vous croyais parti.

ALPHONSE.

Je m'en vais à la Cour chercher quelque parti ;

Mais un de mes amis à demeurer m'engage,

En me faisant trouver un mulet de louage.

DON PÉDRO.

Et le bon Don Diègue est-il encore ici ?

Est-il allé tirer sa femme de souci ?

ALPHONSE.

Il est parti tantôt ; et j'apporte une lettre,

Qu'en passant par la poste on me vient de remettre ;

Elle s'adresse à vous ; vous la verrez, Monsieur.

Ne commandez-vous rien à votre serviteur.

DON PÉDRO.

Ami, Dieu te conduise, et te donne un bon maître.

Or ça, voyons un peu la lettre de ce traître,

De ce faux Don Diègue ; ô l'insigne imposteur !

Et que n'aurait trompé ce visage menteur ?

Lettre.

« Mon cher époux,

Sachant que Don Félix de Fonsèque est votre ami, je vous écris à la hâte qu'on a exécuté ici des faux monnayeurs, qui l'ont accusé d'être leur complice. Avertissez-le qu'un Exempt est parti avec ordre de la prendre en quelque lieu qu'il soit, et revenez voir promptement votre fidèle

Dorothee. »

DON PÉDRO.

Et quoi, vous travaillez en moderne médaille ?

Vraiment je fais grand cas d'un homme qui travaille ;
Multiplier ainsi les armes de son Roi,
C'est pour être bientôt dans quelque bon emploi.

DON FÉLIX.

Que me dites-vous là ? je n'y puis rien comprendre.

DON PÉDRO.

Lisez, lisez, Monsieur, autre fourbe de gendre.

Cependant que Don Félix lit la lettre.

Ma foi j'étais pourvu de gendre richement ;
Le bon Dieu nous assiste, et bien visiblement ;
Et ces deux lettres sont un fort bon témoignage,
Qu'il a jeté les yeux sur mon petit ménage.

DON FÉLIX.

Monsieur, je veux savoir d'où cette lettre vient ?
Et l'on me fait grand tort, Monsieur, qu'on ne retient
Le fourbe qui vous vient d'apporter cette lettre.

DON PÉDRO.

Vraiment, il est bien loin.

DON FÉLIX.

Je le veux faire mettre

Au fonds d'une prison, tant qu'il ait confessé,
Qui m'a si méchamment en l'honneur offensé.

DON PÉDRO.

Que veut ce cavalier ?

Scène IV

DON IVAN, DON PÉDRO, DON FÉLIX,
HÉLÈNE, GILLETTE

DON IVAN.

Messieurs, c'est avec peine,
(Mais il faut obéir à la loi souveraine)
Que je viens arrêter par ordre de la Cour
Le Seigneur Don Félix, par force, ou par amour.

DON FÉLIX.

Par force, ou par amour ? ni par l'un, ni par l'autre ;
Vous aurez de mon sang, ou bien j'aurais du vôtre.

DON IVAN.

N'obéir par eu Roi, c'est se perdre à crédit ;
Je vous prends à témoin, messieurs.

DON FÉLIX.

C'est fort bien dit ;

Je défends mon honneur, toi défends bien ta vie.

DON PÉDRO.

J'ai bien peur que l'hymen devienne tragédie ;
Je veux aller après.

PAUL SCARRON

HÉLÈNE.

Mon père, qu'est ceci ?
DON PÉDRO.

J'y vais voir.

HÉLÈNE.

Béatrix suis moi, j'y vais aussi.

GILLETTE.

Et moi je vais conter à Madame Lucie
Tout ce brouillaminis.



Scène V

DON DIÈGUE, ALPHONSE

DON DIÈGUE.

Oui, cela me soucie ;

Et si ce stratagème est par eux éventé,
Je ne me vis jamais à telle extrémité.

ALPHONSE.

Monsieur, tout ira bien.

DON DIÈGUE.

Frappe vite à la porte,

Et tâche d'obtenir que j'entre, ou qu'elle sorte ;

Alphonse entre.

Il faut que je lui parle, à quel prix que ce soit.

Ô dieu ! les rudes coups que mon âme reçoit !

Je dois aujourd'hui perdre ou gagner ma maîtresse ;

Nous venons de tenter le dernier coup d'adresse ;

Et si ce coup me manque, à quoi plus recourir,

Aimant comme je fais, si ce n'est à mourir ?

Mais mon ange paraît, un di charmant visage

Ne peut être jamais qu'un bienheureux présage ;

PAUL SCARRON

Alphonse l'entretient du beau tour qu'il a fait ;
Il faut lui donner temps de l'apprendre.



Scène VI

LUCIE, ALPHONSE, DON DIÈGUE

LUCIE.

En effet,

Il me fait grand pitié. Dans le ville où nous sommes,
On ne trouvera pas deux si dangereux hommes,
Que votre maître et vous.

ALPHONSE.

Vous l'êtes plus que nous ;

Car nous ne faisons rien, que pour l'amour de vous.

LUCIE.

Et cette lettre était encor de Dorothée ?

ALPHONSE.

Et de ma même main écrite et présentée.

Enfin donc notre Exempt hardi comme un lion,

Est entré, Don Félix a fait rébellion ;

L'Exempt après son coup a regagné la rue ;

Don Félix furieux comme un cheval qui rue,

L'a suivi chamaillant, notre Exempt s'est sauvé,

Qui sera bien cherché, devant qu'être trouvé.

LUCIE.

Ô Dieu ! qu'on va parler de moi d'étrange sorte !
Mais si notre dessein réussit, que m'importe ?

DON DIÈGUE.

Ah ! mon ange, est-ce vous qui venez m'éclairer ?
Que dois-je devenir ? dois-je encore espérer ?

LUCIE.

Votre peine est petite, à l'égal de la mienne ;
Je sais bien moins que vous ce qu'il faut que devienne
Une fille insensée, et qui fait tant pour vous,
Qu'elle trahit un père, une sœur, un époux.

DON DIÈGUE.

Après tant de bonté, tout ce que je puis faire,
C'est de vous adorer, mon bel ange, et me taire.

LUCIE.

Enfin vous dépendant de l'amour et du sort,
Serez-vous à ma sœur ?

DON DIÈGUE.

Ah ! plutôt à la mort.

LUCIE.

Serai-je à Don Félix ?

DON DIÈGUE.

Tant que j'aurais de vie,
Vous ne me serez point par un mortel ravie.

LUCIE.

Et moi, je vous promets, si je ne suis à vous,
Qu'aucun homme vivant ne sera mon époux ;
Car enfin Don Diègue, il est vrai, je vous aime ;
Si vous m'aimez bien fort, je vous aime de même :
Je devrais témoigner plus de confusion,

LES TROIS DOROTÉES

En vous faisant ici cette confession,
Que vous pouvez trouver étrange en une fille ;
Mais lors qu'à quelque sotte un homme de Cour brille,
C'est avec tel effet, et si cruellement,
Que la pauvrete en perd souvent le jugement.
J'en suis, ô Don Diègue, un assez bel exemple,
Puis que je feins d'avoir les douleurs dans la temple,
D'être tout à fait sourde, et qu'on me croit chez nous
Une folle, et cela tout pour l'amour de vous.

DON DIÈGUE.

Dieu ! comment raillez-vous, ayant encor à craindre ?
Mais quels sont donc ces maux que vous venez de feindre ?

LUCIE.

J'ai contrefait la sourde avec un tel effet,
Que j'en ai reculé mon hymen trop tôt fait :
Mais je n'y vois plus goutte en ce péril extrême ;
Et ma sœur qui me hait autant qu'elle vous aime,
Dit que mon mal de tête est un mal inventé,
Et que mon plus grand mal est ma méchanceté.
Mon père qui ne sait à qui croire, enrage ;
Don Félix qui me croit bien malade, fait rage ;
De plaindre son malheur, d'une mourante voix,
Je me rirais d'eux tous tout mon saoul, si j'osais ;
Mais nous sommes encor assez loin du rivage,
Pour respecter les vents, et craindre le naufrage.

DON DIÈGUE.

Nous gagnerons le port, si nous avons du cœur,
Des périls les plus grands, le courage est vainqueur ;
On vient à bout de tout, alors qu'on s'évertue ;

PAUL SCARRON

Qui tremble, est le premier le plus souvent qu'on tue.

LUCIE.

Et bien qu'inférez-vous de ces proverbes-là ?

DON DIÈGUE.

Qu'il faut ou découvrir à Pédro d'Avila,
Que nous nous entr'aimons ; ou bien, sans qu'il le sache,
Et sans considérer s'il l'agrée, ou s'en fâche,
Que tout présentement vous me donniez la main,
Et que je vous enlève à ce soir ou demain.

LUCIE.

Vous êtes importun ; Tenez je vous la donne ;
Et quant à m'enlever, faites, je m'abandonne ;
Je n'ai plus rien sur moi, je vous ai tout donné.

DON DIÈGUE.

Ce jour-ci de mes jours est le plus fortuné !

GILLETTE.

Et mon Dieu, songez bien à faire bonne mine,
Le bonhomme revient.

LUCIE.

S'il évente la mine,
Nous n'avons qu'à monter à cheval cette nuit,
Et nous sauver sans craindre, et sans faire du bruit.
Gillette, viens m'aider à faire la malade.

Scène VII

DON PÉDRO, DON DIÈGUE, DON IVAN,
LUCIE, BÉATRIS, HÉLÈNE, GILLETTE

DON PÉDRO.

Je ne me trompe point, quand je me persuade
Que l'Exempt est un fourbe, et Don Félix aussi,
Puisque tous ses dessins ont fort mal réussis ;
Dieu permet quelquefois que le méchant prospère,
Mais augmente toujours la peine qu'il diffère.
Ho ho, que faites-vous ici dans ma maison ?
Y venez-vous brasser nouvelle trahison ?

DON DIÈGUE.

Je vous dirais, Monsieur, le sujet qui m'amène.
Sachant que Don Félix se trouvait bien en peine,
Je reviens pour servir mon ami, si je puis,
Et pour me faire à tous tel que je suis.
Oui, si vous m'écoutez comme juge équitable,
Vous ne me croirez plus de trahison capable ;
Mais un pauvre amoureux, qui n'a rien tant à cœur,
Que se voir votre gendre, et votre serviteur.

DON PÉDRO.

Mon gendre ? et que dirait Madame Dorothée ?

DON DIÈGUE.

Alors qu'on vous aura la chose bien contée,
Et que vous verrez clair dans mon intention,
Le pouvoir qu'a sur nous notre inclination,
Assurément, Monsieur, sera toute ma faute.
Mais devant dites-moi nouvelles de mon hôte,
J'en suis inquieté ; car on m'a dit, Monsieur,
Qu'il était accusé d'être faux monnayeur,
Et devant qu'il ait pu se sauver par la fuite,
Qu'un Exempt est venu sans archers ni sans suite
L'arrêter.

DON PÉDRO.

En cela je vois je ne sais quoi
Qui sent beaucoup la fourbe, et peu l'ordre du Roi.
Quand il est question de faire la capture
D'un homme atteint d'un cas de pareille nature,
Les Exempts ne vont point, s'ils ne sont bien finis,
Et ce qui me confirme encor, en mon avis,
C'est que ce maître Exempt, après la chose faite,
A très habilement délogé sans trompette,
Tandis que Don Félix était embarrassé
Dans la foule du peuple à l'entour amassé.
Là-dessus un certain Don Gaspard de Padille,
Qui fait depuis longtemps les yeux doux à ma fille,
Le raille hors de saison, Don Félix à l'instant
Met la main à l'épée, et l'autre en fait autant ;
Le blesse dans un bras, lui fait choir son épée,

LES TROIS DOROTÉES

Et lui met à ses pieds une oreille coupée ;
Don Félix tout sanglant tombe sur le pavé ;
Don Gaspard à l'instant s'est vite ment sauvé.
Mais ce n'est pas encor sa dernière infortune,
Le Ciel sur le méchant n'en verse pas pour une.
Un archer du Prévôt le regardant de près,
(En vertu d'un décret qu'il m'a fait voir après)
Le saisit au collet : c'était sa Dorothee,
Qu'il croyait par argent avoir bien contentée ;
Et qu'un oncle depuis jaloux de son honneur,
Avait fait révolter contre ce suborneur.
Tout ceci s'est passé comme un vrai feu de paille ;
Un moment a vu naître et finir la bataille ;
Don Félix est tombé dans tous ces accidents,
En un demi quart d'heure, et même en moins de temps.

DON DIÈGUE.

Il est donc en prison ?

DON PÉDRO.

Et de si bonne sorte,

Qu'il faudra qu'il l'épouse auparavant qu'il sorte :
Elle a bonne promesse, outre deux beaux enfants,
Dont le plus vieil, dit-on, n'a pas plus de deux ans.

Don Ivan de Solis paraît.

Mais c'est là notre Exempt, ou bien je n'y vois goutte ;
Qu'en ce que Don Félix a souffert aujourd'hui,
Vous n'ayez pour le moins autant de part que lui.

DON DIÈGUE.

Monsieur, il n'est plus temps de vous cacher la chose ;
Du mal qu'a Don Félix, vous seul êtes la cause.

DON PÉDRO.

Moi la cause ?

DON DIÈGUE.

Oui vous, mais fort innocemment,
Au lieu que Don Félix souffre bien justement.
Car enfin Don Félix est fourbe très insigne,
Et de votre alliance un homme très indigne.
Quand vous serez instruit de ses déportements,
Vous me direz alors qu'il est vrai que je mens :
Et me confesserez qu'épousant votre fille,
Il était pour troubler toute votre famille ;
Et c'est ce qui m'a fait, je le confesse bien,
Rompre son mariage, et reculer le mien.
Ne me parlez donc plus ni de la Dorothée,
Ni du petit Janot, cette histoire inventée ?
Et l'une et l'autre lettre est une invention
Qui vous doit faire voir ma bonne intention,
Bien mieux que les desseins intéressés d'un traître,
Comme on a crû les miens, devant que les connaître ;
Et recevez, Monsieur, pour ce gendre perdu,
Don Ivan de Solis, qui s'est ici rendu,
Afin de vous offrir son humble obéissance,
Et recevoir l'honneur d'être en votre alliance.
Le titre de Marquis l'honore comme moi ;
Et le nom de Solis est si connu de soi,
Qu'en vertu de ce nom tout seul il peut prétendre
Aux plus riches partis.

DON PÉDRO.

Refuser un tel gendre,

LES TROIS DOROTÉES

Et d'accepter aussi sans y bien regarder,
C'est achever bientôt, mais c'est bien hasarder.

DON DIÈGUE.

L'on peut gagner Madrid en petites journées,
Où l'on peut aisément finir nos hyménées
Chez le Marquis mon père, encor mieux que chez vous,
Puisque là vous pourrez vous informer de nous.

DON PÉDRO.

Ce n'est pas mal parlé.

DON IVAN.

Le bonheur où j'aspire,
(Que je préférerais à l'honneur d'un empire)
Est un bien d'une tel prix, qu'on ne le doit donner
À ceux que l'on n'a pas le temps d'examiner.

DON PÉDRO.

Il ne reste donc plus qu'à guérir ma Lucie ;
Vraiment son accident tout de bon me soucie.

DON IVAN.

Qu'a-t-elle donc ?

DON PÉDRO.

Elle est sourde depuis hier
Si fort, qu'en lui parlant il faut toujours crier.

DON IVAN.

Le Ciel en lui donnant les qualités d'un ange,
Comment l'a-t-il soumise à ce malheur étrange ?
Et comment pense-t-il que sans impiété
On puisse voir souffrir une telle beauté ?

DON PÉDRO.

N'irritons point le Ciel, qu'il ne nous en punisse ;
Ma fille guérira, s'il faut qu'elle guérisse.

Haussant la voix.

Et bien que dites-vous de ce nouvel époux ?

LUCIE, *faisant semblant de ne l'entendre.*

Il n'est pas à propos de me tâter le pouls,
Bon si j'avais la fièvre.

DON PÉDRO.

Elle est tout à fait sourde.

LUCIE.

Je sens certaine humeur aussi froide que lourde
Qui me tombe en l'oreille, avec mille douleurs.

DON PÉDRO.

Je suis père, excusez si je verse des pleurs.

Haussant la voix.

Ma fille ?

LUCIE, *faisant un cri perçant, qui fait tressaillir tout le monde.*

Haye, haye, haye, haye.

DON PÉDRO.

Peste, comme elle crie,

J'en ai tout tressailli.

LUCIE.

Moins de bruit, je vous prie ;

Je ressens dans l'oreille un si cruel tourment,
Que je ne pense pas pouvoir vivre un moment.

BÉATRIS.

Vous dormez bien souvent la tête découverte,
Et vous plaisez d'avoir quelque fenêtre ouverte.
C'est d'où vient votre mal.

GILLETTE.

Béatrix a raison ;

Mais je sais pour son mal une belle oraison :

LES TROIS DOROTÉES

Elle vient d'un cousin qui fut homme d'église,
Qui l'apprit à mon oncle, et qui l'ayant apprise,
En fit part à ma mère : elle qui savait tout,
En me la récitant souvent de bout en bout,
Mais il faudra jeûner sans manger et sans boire
Le jour qu'on la dira, puis cacher dans son lit
Quatre brins de fougère.

DON PÉDRO.

Et bien as-tu tout dit ?

Si je prends un bâton, Madame l'idiote,

Lucie en sourit, et se cache d'un linge.

Je te ferais bien taire ; au diable soit la sottie.

J'en aurais pourtant ri dans une autre saison.

HÉLÈNE.

Vous en riez ma sœur, sans doute l'oraison

Aura fait son effet.

LUCIE.

Mon Dieu, venez-moi prendre,
J'entre en convulsion.

HÉLÈNE.

Ce qu'elle veut entendre,

Elle l'entend fort bien ; et vous l'allez bien voir.

Ma sœur, mon mariage est en votre pouvoir ;

Mon père ne veut pas qu'on fasse l'un sans l'autre ;

Pour achever le mien, consentez donc au votre.

Haussant la voix.

Ne m'entendez-vous pas ?

LUCIE.

C'est pour avoir été

Tous les jours au serein, tant qu'a duré l'été.

HÉLÈNE.

Je ne dis pas cela ?

LUCIE.

Que faut-il que je fasse ?

HÉLÈNE.

Ce brave cavalier se présente en la place

Du méchant Don Félix, donnez-lui donc la main ?

DON PÉDRO.

Il est plein de mérite.

DON DIÈGUE.

Et mon cousin germain.

LUCIE.

Hay hay, je n'en puis plus, ma douleur se réveille ;

Tous les élancements que je sens dans l'oreille

Se viennent d'augmenter.

HÉLÈNE.

Ma sœur, guérissez-vous,

Mon père le veut bien, vous aurez pour époux

Le Seigneur Don Diègue.

LUCIE.

En vérité.

HÉLÈNE.

Moi-même

Je vous le cèderai, car je sais qu'il vous aime.

LUCIE.

Vous me le cèderez.

HÉLÈNE.

Oui, je vous le promets.

LES TROIS DOROTÉES

LUCIE.

Je ne suis donc plus sourde, et ne le fus jamais.

DON PÉDRO.

Dieu soit loué, la fourbe est enfin découverte.

HÉLÈNE.

Et bien ne suis-je pas à guérir très experte ?

DON DIÈGUE, *se mettant à genoux avec Lucie.*

Vous pouvez bien, Monsieur, nous rendre malheureux ;

Mais vous pouvez aussi par un trait généreux

Suspendre les effets d'une juste colère,

En faveur des bontés que doit avoir un père.

Je n'aime que Lucie, elle n'aime que moi ;

Nous nous sommes donnés l'un et l'autre la foi ;

Et nous sommes, Monsieur, si bien unis ensemble,

Qu'on nous fera mourir, si on nous désassemble.

LUCIE.

Pour moi, si je n'obtiens l'époux que je prétends,

Je reviendrai sourde, et fourbe pour longtemps.

HÉLÈNE.

Mon père, voulez-vous que l'affront m'en demeure ?

LUCIE.

Mon père, voulez-vous à l'instant que je meure ?

DON PÉDRO.

Vous me causez ici d'étranges passions,

Mais pourtant je défère aux inclinations ;

Puisqu'il aime Lucie au mépris de l'aînée,

Il faut bien que le Ciel ait la chose ordonnée ;

Et que la passion qui le moins me revient,

Si avarice s'entend, n'est pas ce qui le tient.

DON DIÈGUE.

Recevant mon cousin, Mademoiselle Hélène
Gagne aussi bien que lui ; car outre que sa haine
M'est justement acquise, ayant si mal usé
Du bien qu'elle m'offrait, et que j'ai refusé,
En richesse, en crédit, en esprit, et courage,
Je confesse qu'il a sur moi grand avantage.

HÉLÈNE.

Monsieur est très aimable, et je vous en crois bien ;
Mais vous paraissiez tel, et vous ne valiez rien.

DON IVAN.

Ne m'attribuez rien digne de cette belle,
Qu'un amour violent dont je brûle pour elle.

DON PÉDRO.

Je passerais pourtant pour un sot bien aisé,
Si je m'adoucissais, étant si méprisé.
Sois-je donc châtier sa désobéissance ?
Ou dois-je déférer à l'humaine impuissance ?

LUCIE.

Ah ! mon père, pardon.

DON DIÈGUE.

Prenez pitié de nous,
De deux pauvres amants, qui sont à vos genoux.

DON IVAN.

Ne m'accusez-vous point d'espérance trop vaine,
De demander leur grâce, et votre fille Hélène ?

DON PÉDRO.

Et bien que dites-vous, ma fille, là-dessus ?

HÉLÈNE.

Devant vous je n'ai point de choix ni de refus ;

LES TROIS DOROTÉES

J'espère que ma sœur, et son cher infidèle,
Me vengeront l'un l'autre, elle de lui, lui d'elle ;
Et je pense, acceptant le parti présenté,
Que je reçois bien plus, qu'on ne m'avait ôté.

DON PÉDRO.

Qu'on tienne donc demain toute chose apprêtée ?
Tandis que Don Félix contre sa Dorothée
Devant l'Official se défendra, s'il peut,
Nous irons à Madrid, puisqu'ainsi Dieu le veut ;
Et là gaillardement mettre fin à nos noces.
Je vais pour cet effet arrêter deux carrosses.

